

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 672. — 26 Février 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Guido et Ginevra. — La nouvelle prison de la Santé. — Mouvement carliste en Espagne. — Le bal de l'Hôtel-de-Ville. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Bal mas-

qué du duc d'Aoste. — Le Barbier de Taraseon, par Germaine Boué. — Episode des derniers froids. — Percement du boulevard Saint-Germain. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Courrier de la Mode. — Le docteur Livingstone.

GRAVURES : Représentation de *Guido et Ginevra*. — Nouvelle prison de la Santé. — Collision entre carlistes et libéraux. — Bal donné à l'Hôtel-de-Ville. — Bal donné par le duc d'Aoste. — Episode des derniers froids. — Percement du boulevard Saint-Germain. — Les chansons populaires de la France. — Le docteur Livingstone.



Représentation de *Guido et Ginevra*, au Théâtre-Italien. — La scène du 3^e acte.

COURRIER DE PARIS

Si je tenais à me conformer strictement à l'actualité, je devrais commencer par ce vers connu :

Vous plairait-il un peu de ce jus de réglisse?

On peut dire, en effet, du fléau qui sévit actuellement, ce qu'on disait de l'amour au dernier siècle :

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut ou le doit être.

Déjà, n'est-ce pas, sans autre explication, vous avez deviné que le fléau en question n'est autre que la grippe, l'impitoyable, l'abominable, l'effroyable grippe? Si tant est qu'il faille que chacun y passe à son tour, ceux qui sont en train de payer leur dette sont plus près de la délivrance que les autres, et, à ce compte, j'ai lieu de me réjouir. Sirops plus ou moins incisifs, pâtes plus ou moins béchiques, tisanes qui faites cuire en l'honneur de l'hiver ces belles fleurs que le printemps avait épanouies, remèdes tous plus infaillibles les uns que les autres, allez à tous les diables! Je vous ai passés en revue, et je n'en suis pas plus avancé pour cela.

Il est juste de convenir que la grippe n'est pas responsable de tous les bouleversements abrités sous son nom.

C'est un prétexte si commode, qu'on l'exploite sans nulle vergogne, ce qui assure à l'actif de cette épidémie une foule de méfaits, dont en réalité elle est absolument innocente. Comment résister aussi à la tentation?

Un importun sonne à la porte.

— Monsieur ou madame a la grippe, répond le domestique.

Et voilà un fâcheux éconduit.

Il vous tombe sur la tête un concert de bienfaisance, une dame de charité vous agace pour le placement de ses billets de loterie, une invitation pour une de ces soirées où l'ennui naquit il y a bien longtemps de l'uniformité... Vite la grippe, la bienheureuse, la providentielle, la divine grippe!

Et les conviés sont esquivés.

Moi-même, si je n'avais pas commencé par divulguer le procédé, j'aurais pu me placer sous le patronage de cette protectrice, et vous demander, avant d'aller plus loin, d'excuser les fautes d'un auteur aussi enrhumé que le père Ducantal de sternutatoire souvenir.

Mais si je parlais ainsi, vous ne croiriez plus à la réalité de mes souffrances.

Taisons-nous donc sans murmurer et cherchons bravement une diversion aux douleurs du coryza panaché des bronchites.

Il y a d'ailleurs des infortunes encore plus à plaindre que la mienne en ce moment.

Car enfin on aurait pu, dans la semaine qui vient de s'écouler, me proposer, comme à ce pauvre M. Chasles, de me vendre une lettre autographe de Sésostriis se plaignant à son architecte de la mauvaise qualité des pierres employées pour la construction des Pyramides; ou bien encore m'incarcérer à Charenton sans aucun motif plausible, comme ce pauvre M. de Puyparlier; me mener au Cirque entendre le violoniste sans bras, m'offrir la direction d'un des onze théâtres de Paris qui sont en train de chercher un amateur qui veuille pratiquer l'art de nourrir une troupe et de s'en faire 300,000 francs... de déficit.

En effet, toutes ces choses-là sont dans le mouvement, comme dit le jargon du jour.

Mouvement qui pour les théâtres, par exemple, se prouve en ne marchant pas.

C'est ainsi que l'on a remis sur le tapis la cession du Vaudeville, qui passerait à la musique avec armes et bagages, et abandonnerait le genre auquel il doit de si brillants succès, suivis, il est vrai, de disettes si cruelles.

Cette question du Vaudeville a, si nous ne nous abusons, une capitale importance.

En fait, il n'y a rien, absolument rien à dire. L'exploitation des genres est livrée de par la liberté à la discrétion de celui qui risque ses écus, et qui

a par conséquent le droit de choisir sa carte. C'est trop juste.

Mais si l'on se place au point de vue de l'intérêt public, on doit hautement s'affliger de ce qu'une pareille pensée ait seulement pu devenir admissible et entrer dans la circulation.

Le Vaudeville représentait pour son compte le quart de la production vraiment littéraire. La Comédie-Française n'a que peu de place à donner aux nouveaux venus; l'Odéon se sacrifie aux reprises, et n'est qu'un bien insuffisant débouché; le Gymnase, avec ses longs succès, produit à peine dix noms dans l'année.

Et c'est dans de pareilles conditions qu'on vient parler de donner le Vaudeville aux bémols et aux dièses!

Franchement, pour que des protestations unanimes n'aient pas aussitôt éclaté, il faut qu'on ait une bien triste opinion de la fécondité des écrivains contemporains!

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la musique, à qui l'on veut faire hommage de ce temple, chôme ailleurs de pièces au point que ce pauvre Théâtre-Lyrique meurt périodiquement d'inanition.

Au fait, un changement arrangerait peut-être l'affaire; qui sait si le Vaudeville livré au lyrisme, le Lyrique ne s'adonnera pas au vaudeville ou à la comédie? Tout est possible au milieu du désordre actuel des genres et de la confusion des idées.

En fait de confusion, il n'en saurait certes y avoir de plus fâcheuse que celle dont a été victime l'infortuné M. de Puyparlier, dont je prononçais le nom plus haut.

Voilà ainsi le grave problème de la folie posé devant l'opinion, et il importe que cette fois il reçoive une solution conforme aux progrès des mœurs et de la civilisation.

La facilité avec laquelle on prend les gens raisonnables pour des fous vient peut-être de ce que la façon de vivre moderne rend la différence de plus en plus imperceptible; mais, sérieusement parlant, il y a là une monstrueuse menace de Damioclès qui peut peser sur la tête de chacun de nous.

H. Malot écrivait naguère sur ce thème un émouvant roman tout à fait démonstratif.

Quant à moi, je me suis toujours rappelé certaine visite faite à une maison d'aliénés, visite pendant laquelle j'entendis un mot auquel je ne puis songer sans qu'un frisson involontaire me parcoure de la tête aux pieds.

Nous passions en revue diverses cellules.

Dans l'une d'elles était un homme d'environ cinquante ans, qui, à notre arrivée, se leva comme si un ressort l'avait poussé hors de son fauteuil.

Et d'un ton suppliant, avec une lucidité apparente qui me fit frémir, le pensionnaire du lugubre établissement se mit à plaider pour sa raison, jurant ses grands dieux qu'il était victime d'une machination odieuse.

J'avais été vivement frappé.

Aussi, lorsque nous fâmes dans le corridor, je ne pus retenir les questions qui se pressaient sur mes lèvres, et, interrogeant le gardien :

— Enfin, il peut arriver tout de même qu'on vous amène des gens qui ne soient vraiment pas fous?

— Peuh, fit l'employé de la maison avec une candeur terrifiante, ils le deviennent si vite!

N'est-ce pas qu'elle est atroce, cette répartie!

A propos d'arrogances, je n'hésite pas à accorder une place d'honneur dans le musée des abominations au malheureux phénomène que le Cirque a la cruauté d'exhiber en ce moment.

Le phénomène, c'est ce violoniste sans bras auquel j'ai déjà fait allusion.

Exploiter en public une infirmité quelconque est odieux. Je veux bien le peintre Ducorner, né sans bras et, soi-disant par esprit de contradiction, comme pour jeter un défi à la nature.

— *Anch'io son pittor!*

Ducorner travaillant dans son atelier, ne livrant au public que ses œuvres, et non sa personne, était digne de tout intérêt. Il était même touchant quand on connaissait les détails de sa vie intime.

C'était lui en effet que son père, pour que ses

pieds ne perdissent pas la mollesse, la souplesse indispensables, portait lui-même sur ses épaules avec un dévouement qui ne se démentit pas jusqu'à l'heure dernière.

Mais pour le violoniste sans bras, c'est une autre affaire. Le pauvre garçon, je le plains de tout mon cœur, mais franchement il aurait dû choisir une autre profession. L'art n'a rien à voir dans ses exercices navrants, et c'est pour tout le monde un serrement de cœur que cet étalage d'une misère humaine.

Et tenez, ce qui est plus triste encore, c'est que la sympathie et la compassion font place aussitôt devant ces spectacles au quolibet, qui ne respectent rien.

C'est déjà à qui fera des mots chaque soir sur le violoniste pédestre. Derrière moi, un loustic disait l'autre soir :

— Ce n'est pas de la musique, c'est de l'agriculture, puisque ça manque de bras.

— C'est le violon de Milo, disait un autre...

Non, messieurs, c'est nous traiter par trop en Français de la désadence, que de nous offrir comme appâts des spectacles de ce genre. Nous valons encore mieux que l'on n'a l'air de le croire.

La preuve, c'est que nous n'hésitons pas à rendre justice aux hommes de talent que les destins nous envoient.

Seulement nous mettons quelquefois le temps à nous y reconnaître. Témoin, ce pauvre Berlioz.

Par quelle avalanche d'ironies et de quolibets, allant parfois jusqu'à l'outrage, ne chercha-t-on pas à l'accabler de son vivant! Toutes les fois qu'il passait avec une rare intrépidité et une persévérance vraiment héroïque, c'était un nouveau *tolle* de fureur et d'indignation.

Les choses allèrent de ce train jusqu'à l'heure où, épuisé par ces luttes incessantes, Berlioz fut descendu dans la tombe.

Et même à l'instant des oraisons funèbres, il se trouva des acharnés pour mêler de la boue à la pelletée de terre que chacun venait jeter sur le cercueil.

Mais le temps a marché. Quelques mois ont suffi pour opérer une volte-face complète, et voilà maintenant qu'on s'occupe d'élever un monument expiatoire (c'est le mot) au souvenir de celui qu'on bafoyait avec acharnement.

Oh! mon décès, que je vous remercie!... pourrait dire Berlioz, variant un vers connu. C'est en effet uniquement à son décès qu'il doit les enthousiasmes présents. On a beaucoup parlé de la célèbre femme de Roland, qui avait toutes les qualités sauf un défaut: elle était morte. C'est le contraire pour les hommes de talent contemporains, à ce qu'il paraît. Pour eux la qualité suprême, c'est précisément d'être enterré.

A. Berlioz vivant, l'Opéra fermait impitoyablement la porte au nez; pour Berlioz défunt, il offre sa scène avec empressement, il offre même ses artistes, afin d'organiser un festival mortuaire de première catégorie.

Comme le musicien-journaliste doit rire là-haut, s'il voit comment les choses se passent, lui qui avait si bien et si souvent prédit ce qui arrive!

Je me rappelle entre autres une conversation dont Berlioz tenait le dé à la suite d'un dîner intime chez un des princes de la presse politique. On parlait précisément des méconnus auxquels on ne rend qu'une justice tardive, alors qu'ils ne sont plus là pour jouir de leur succès.

— Que voulez-vous? fit Berlioz, résumant la discussion avec un sarcasme amer, et en plissant la lèvre de cette façon particulière qui était familière à ce grand ironique. Que voulez-vous?... le peuple français aime à tuer ses célébrités en duel... Seulement, comme il tient à prouver son bon cœur, il fait toujours des excuses sur leur tombe...

L'heure des excuses est venue pour celui qui tenait ce langage. Comme c'est consolant pour lui!

Peut-être au surplus aurions-nous pu savoir à quoi nous en tenir au juste sur l'impression que ces hommages posthumes causaient à Berlioz, si l'honorable M. Delamarre, ancien directeur de la Patrie, ne venait lui-même de passer de vie à trépas.

Nul n'ignore en effet que ce regretté confrère fut pendant toute une période de son existence tellement fanatisé par les tables tournantes, qu'il ne vivait plus qu'avec les mondes supra-terrestres.

Ce n'était pas seulement sur les questions de philosophie transcendante que M. Delamarre en était venu à consulter ses tables d'acajou ou de palissandre : c'était sur les mille menus détails de ses propres affaires.

On raconta naguère à ce propos l'aventure suivante :

Un matin, M. Delamarre arrive à la Patrie tout ému. Évidemment, il se passe quelque chose d'insolite.

Qu'y a-t-il ? Est-ce Cornille qui s'est plaint du feuilleton des théâtres, ou Machiavel qui a désapprouvé un article de fond ? Non, cette fois, c'est à de simples employés des bureaux que l'orage s'adresse. M. Delamarre en congédie six d'un seul coup.

Et comme l'un des six lui demandait quel sujet de plainte il avait pu lui donner :

— Ce n'est pas moi qui suis mécontent de vos services, répondit avec conviction M. Delamarre... c'est mon guéridon !

Cette manie de spiritisme n'empêchait pas M. Delamarre d'être et surtout d'avoir été un des hommes les plus habiles et les plus experts du journalisme militant. Il prit la Patrie au-dessous de tous les zéros connus, et en fit en très-peu de temps une des feuilles les plus autorisées et les plus lues de Paris. L'un des premiers, M. Delamarre avait senti la place capitale que le renseignement devait prendre dans les mains de la presse moderne.

C'est aussi lui qui des premiers a su comprendre qu'une feuille soi-disant sérieuse ne serait pas déshonorée si elle sacrifiait quelque peu à la fantaisie, et la Patrie eut l'audace alors très-grande de publier dans le corps même de ses colonnes une chronique quotidienne, qui fit événement jadis.

Cela semble tout naturel, maintenant que le pli est pris ; mais alors il n'en était pas de même, et les écrivains et l'empire se courrouçaient fort du voisinage des babioles des courriéristes. M. Delamarre tint bon quand même. Il avait le flair des goûts nouveaux, qualité précieuse pour un éditeur de journaux, qualité plus appréciable encore chez un homme qui, absorbé par ses relations médianimiques avec le passé, aurait été en droit de perdre un peu de vue le présent et l'avenir.

Elle n'est pas nouvelle, et elle s'est présentée bien des fois sous des formes diverses, la question d'indignité professionnelle des comédiens.

Qu'autrefois, aux époques d'intolérance mesquine et d'inepte exclusivisme, les anathèmes cléricaux aient frappé l'artiste dramatique, c'est logique : on ne peut demander à l'éteignoir d'éclairer.

Mais que de nos jours il puisse encore subsister une trace quelconque d'un préjugé barbare et saugrenu, c'est ce qu'on ne saurait comprendre, ce qu'on se refuserait à croire, si l'on ne se trouvait en présence de faits à l'évidence desquels on n'a rien à objecter.

On a conté, par exemple, un peu partout cette semaine, sans que j'aie rencontré aucun démenti à cette allégation, que M. Roger, l'ancien ténor, ayant sollicité une carte d'admission pour l'un des bals de M. le préfet de la Seine, il lui aurait été répondu qu'on entendait n'admettre aux réceptions de l'Hôtel-de-Ville aucun membre, en exercice ou retraité, de la corporation théâtrale.

Il ne s'agit pas ici d'un incident isolé et absolument monstrueux, s'il est exact, d'autant plus monstrueux que l'Hôtel-de-Ville passait antérieurement pour particulièrement hospitalier à l'art dramatique. Mais ces antipathies inconsidérées, qui frappent une des plus honorables professions, sont aussi partagées par plus d'un invité, parce qu'il importe de ne laisser passer aucune occasion de battre en brèche cette superstition sociale.

Ce qu'il y a de plus joli dans l'affaire, c'est que tout dernièrement encore on octroyait la croix de la Légion d'honneur à M. Levasseur, ancienne basse de l'Opéra.

A-t-on donc plus de facilité à inscrire les gens sur les registres de la chancellerie que sur une liste de

bal ? Le morceau de ruban rouge s'octroie-t-il là où le morceau de carton se refuse ?

Ce serait flatteur pour la Légion d'honneur, par ma foi !

A moins qu'il n'y ait des catégories comme pour le fameux remède qui ne guérissait que les maçons, et était mauvais pour les serruriers. La basse a-t-elle des immunités refusées au ténor ? L'ut d'en bas enlève-t-il moins à l'homme son prestige que l'ut d'en haut ?

Abîme et mystère

Toutes les fois que se représente un épisode de la guerre absurde faite aux comédiens, comment ne pas songer à l'histoire de Kean, l'illustre tragédien anglais ?

Kean avait été mandé chez lord ***, un de ces grands seigneurs vaniteux qui en ce temps-là se piquaient à la fois d'insolence et d'indélicatesse. Lord ***, en effet, était, au su et au vu de tous, le gentilhomme d'Angleterre le plus criblé de dettes et le plus traqué qu'il y eût.

Ce qui ne l'empêchait pas de donner des fêtes splendides qu'il ne payait pas, et d'afficher une morgue aristocratique qu'il aurait au moins dû étayer un peu mieux du respect de soi-même.

Kean donc avait été mandé chez ce singulier personnage pour prendre part à une représentation.

Après la pièce, Kean, comme il en avait l'habitude, avait cru pouvoir venir dans les salons se mêler aux invités.

Lord X... l'aperçoit, et allant droit à lui :

— Pardon, monsieur Kean ; mais je croyais que vous n'étiez ici que comme artiste, et par conséquent...

— Comme artiste, tout à l'heure, milord ; maintenant comme créancier, fit Kean, toisant son interlocuteur, qui rougit, pâlit, et finit par s'éloigner.

Pour en revenir à la question, l'exception tend à se rarifier de plus en plus, et ceux-là sont de moins en moins nombreux qui professent un absurde dédain pour l'une des plus glorieuses et des plus intelligentes carrières.

Tant pis pour ceux-là, voilà tout.

Comme contraste avec le paragraphe précédent, lisez dans tous les journaux les propos qui attribuent chaque jour à l'une de nos plus aimées cantatrices un mariage rehaussé des particules les plus sonores ou des millions les plus authentiques.

Ceci prouve mieux que tous les raisonnements du monde que le préjugé contre lequel nous nous élevions tout à l'heure tombe en ruine.

Quant aux racontars matrimoniaux, ils ont oublié un petit détail : demander le consentement de la charmante virtuose que cela regarde bien un peu, ce me semble.

Et ceci est fort heureux ; car, en vérité, je vous le dis, lorsque M^{lle} Nilsson sera réellement à la veille de se marier, vous pourrez vous attendre à apprendre en même temps qu'elle quitte le théâtre.

Ce qui arrivera, espérons-le, aussi tard que possible.

Je crois qu'on chercherait longtemps avant de pouvoir trouver un exemple plus réussi de l'esprit de courtoisie poussé au grotesque.

Un journal anglais racontait l'autre jour une chasse au tigre faite dans l'Inde tout dernièrement.

La chasse était présidée par le duc d'Élimbourg, un des fils de la reine d'Angleterre. Sur quoi le journal, continuant son récit, de dire :

« Une tigresse débouche soudain.

« Elle tombe aussitôt frappée d'une trentaine de balles.

« Évidemment celle de S. A. le duc d'Édimbourg, ajustée avec adresse, avait dû la frapper à la tête... »

Que vous semble de l'évidemment, et de cette balle qui aurait méconnu tous ses devoirs si, sortie d'un fusil royal, elle n'avait pas été se loger au bon endroit ?

Cela fait songer à cette autre formule d'adulation qu'un journal de la Restauration employait à l'endroit de Louis XVIII.

Sa Majesté, rendue impotente par la goutte, et ne chassant plus qu'en voiture ou dans un fauteuil,

était devenue, si elle ne l'avait toujours été, très-remarquablement maladroite.

Mais les flatteurs ne pouvaient l'admettre ainsi, et un plumitif qui réfutait un jour cette assertion imprimait cette phrase :

— L'adresse de Sa Majesté est fort grande, mais sa sensibilité est plus grande encore. Si elle n'abat pas à chaque coup le gibier qu'elle ajuste, c'est qu'elle vise avec son cœur.

Une importante décision vient de restituer aux élèves qui concourent pour le prix de Rome (section de peinture) la faculté de rester candidats jusqu'à trente ans.

C'est le retour aux anciennes traditions, car depuis peu seulement la limite d'âge des lauréats avait été fixée à vingt-cinq ans.

Les considérations invoquées par M. le ministre n'ont pas à être discutées ici ; mais ce qui nous a frappé dans ses argumentations, c'est l'importance qu'il paraît donner et qu'il croit que d'autres donnent encore à ce prix de Rome, qui, plus heureux que M. Bourbeau, a pu avoir du prestige, mais l'a singulièrement perdu.

M. le ministre ne nous semble pas s'être rendu un compte bien exact du mouvement de l'opinion.

Si les commandes officielles vont encore de préférence aux revenants de la villa Médicis, le public, lui, a tout à fait abdiqué ce fétichisme. On pourrait, à l'appui de ce que j'avance, citer des douzaines de noms parmi les plus recherchés, et tous attesteraient que la peinture libre conquiert une supériorité de plus en plus incontestable sur la peinture estampée.

A mon avis, plus nous irons, moins ces récompenses du vieux temps seront prises au sérieux par l'acheteur.

Les talents indépendants et primesautiers sont les seuls goûtés aujourd'hui, et ce sont ceux-là qui sortent le plus rarement des moules de l'école de Rome. Voyez plutôt le concert de lamentations qui annuellement salue l'exposition de ces concours.

C'est donc, à notre gré, dans une tout autre direction qu'il aurait fallu chercher pour trouver la solution de l'amélioration des races picturales.

Révérence parler, il en est un peu pour l'art comme pour les bestiaux qu'on prime, et dont de si étranges spécimens ont réuni les suffrages des jurés au Palais de l'Industrie l'autre jour.

Ces bêtes, engraisées facticement, n'ont rien de pratique. Elles répondent à un idéal faux et déplorable au point de vue de la consommation ; si déplorable qu'un journal spécial, enregistrant les couronnes décernées, disait que pas un des animaux couronnés n'était mangeable, tant il était surchargé d'une adiposité écœurante.

Les lauréats de Rome, eux aussi, répondent à un programme qui n'a rien de pratique. Ils sont engraisés de poncif, et voilà pourquoi le public n'y mord pas.

Soyez tranquille, madame, je ne vous trahirai pas.

Je me contenterai de prendre mon bien où je le trouve, c'est-à-dire dans votre conversation de l'autre jour.

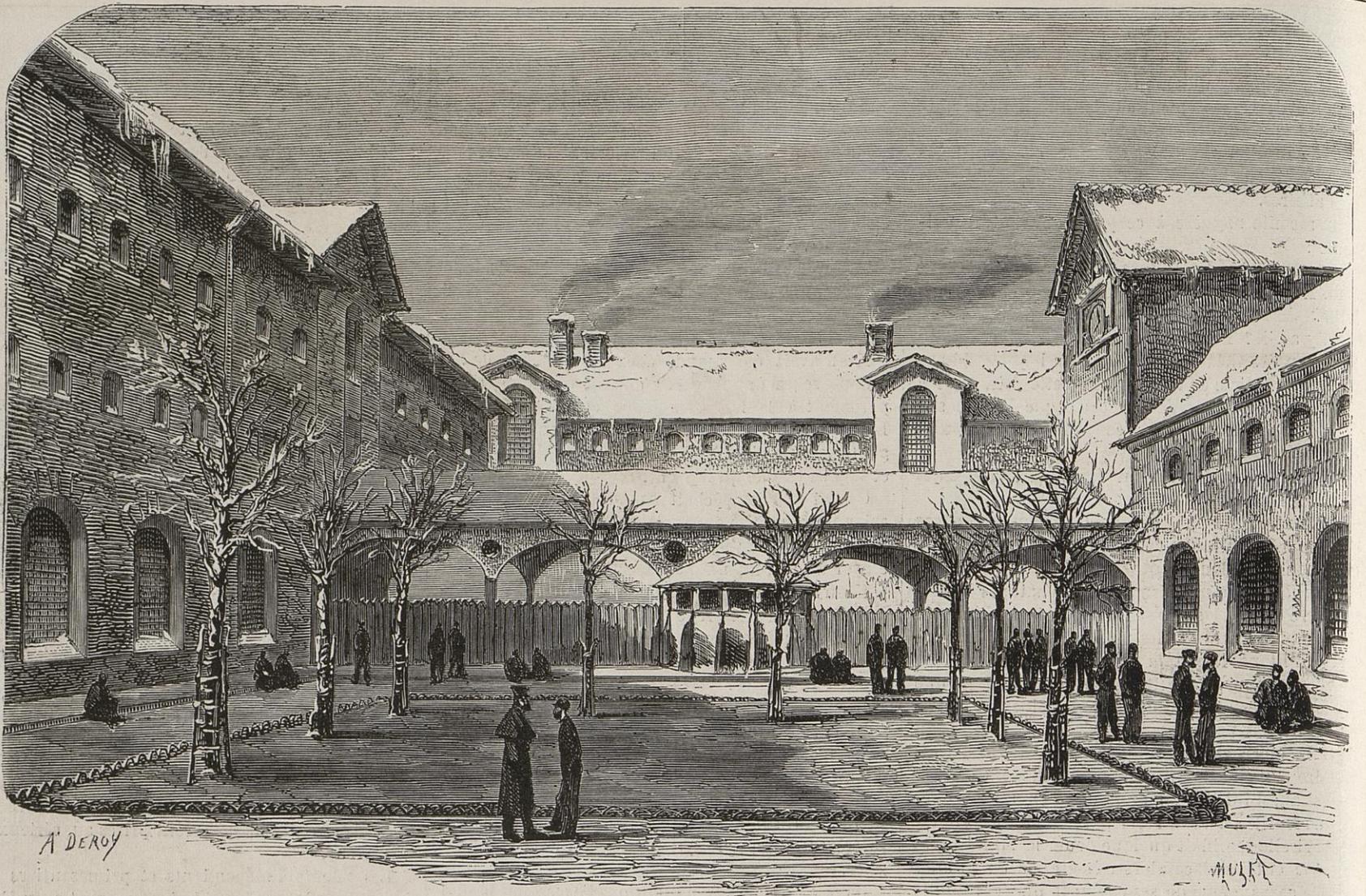
Il était question de cette grosse et éternelle question de l'amour dans le ménage.

Chacun disait son mot. Une brune piquante avait proclamé que pour elle le mariage avait été une déception ; une jolie blonde avait affirmé qu'elle avait, elle aussi, rêvé de poétiques sentimentalités qui ne s'étaient guère retrouvées dans le prosaïsme de la réalité.

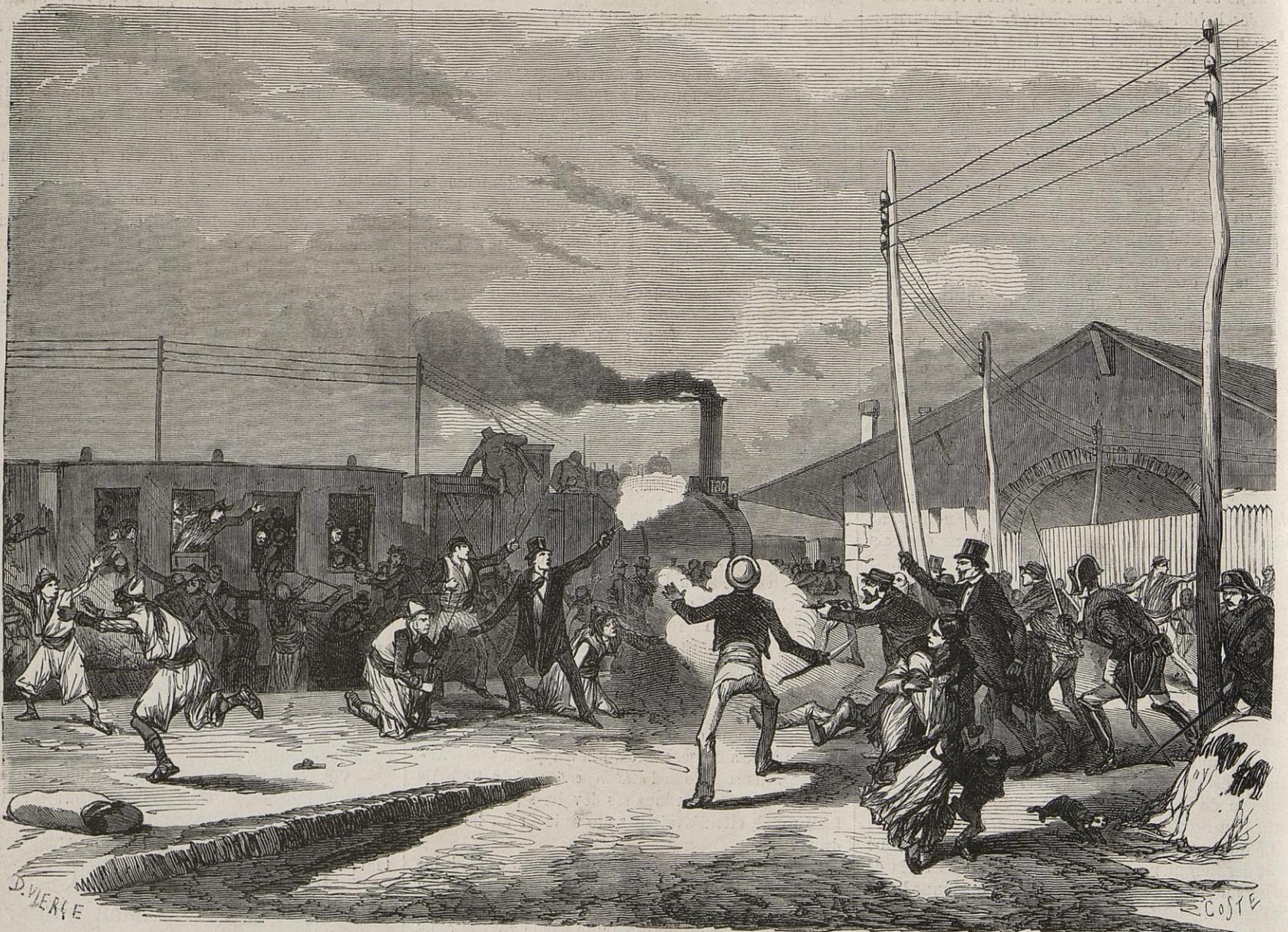
C'est alors que ma charmante anonyme intervint, et d'une voix adorable de scepticisme laissa tomber cette appréciation :

— Vos désillusions sont votre faute... Vous avez été trop ambitieuses. Pourquoi rêver des variations fantaisistes sur le thème conjugal ? Un mari n'est pas un pianiste, ce n'est qu'un accompagnateur...

PIERRE VÉRON.



PARIS. — Prison de la Santé. — Intérieur du préau, 5^e et 6^e division. — Détenus politiques des troubles de février.



ESPAGNE. — Collision entre Carlistes et Libéraux à la station du chemin de fer de Murcie.



PARIS. — Bal donné à l'Hotel-de-Ville de Paris. — Présentation des dames à l'archiduc Albert d'Autriche.

GUIDO E GINEVRA.

Nous ne pouvions laisser passer la réapparition de *Guido e Ginevra* sans faire à cet événement musical les honneurs d'une illustration. L'opéra qu'Halévy fit représenter en 1838, et dont le Théâtre-Italien vient d'enrichir son répertoire, offre d'ailleurs des situations assez dramatiques pour tenter le crayon du dessinateur. C'est le décor du troisième acte que reproduit notre gravure, celui dans lequel *Guido* (Nicolini) chante son morceau capital, le grand air du ténor, et qui représente la scène du tombeau.

Dans le livret de cet opéra, éelos alors que le romantisme était sorti victorieux de sa lutte contre les classiques, Scribe semble avoir pris plaisir à faire lugubre. Le drame se passe en pleine peste de Florence. *Ginevra* en meurt et tombe frappée, revêtue de son costume de fiancée, au moment où elle va épouser le duc de Ferrare. Comme dans *Angelo* de Victor Hugo, la jeune femme est déposée dans un caveau mortuaire dont les froides horreurs n'ont pas fait reculer le librettiste. Une scène étrange se passe dans ce caveau. Des bandits y descendent pour enlever les bijoux de la morte, qui se redresse sous cet outrage sacrilège et revient à la vie pour se promener dans les rues de Florence, au clair de lune et drapée dans son suaire. Tout cela n'est pas d'une gaieté folle, et rappelle bien le temps où J. Janin écrivait *L'âne mort et la femme guillotinée*.

Encore comme dans *l'Angelo* de Hugo, le duc préfère une cantatrice à sa femme. De la Thisbé, Scribe a fait la Ricciarda, et la situation est restée la même.

Comparses dans le dénouement, la peste vient faire une nouvelle apparition dans ce drame lyrique. Cette fois, c'est le duc de Ferrare qu'elle emporte, mais celui-ci ne ressuscitera pas. *Ginevra*, libre d'aimer un jeune sculpteur qui l'avait rencontrée à la fête de la madone de l'arc, et qui l'aimait aussi, épouse *Guido* avec le consentement de son père, Cosme de Médicis.

C'est un peu de calme jeté sur ces épouvantements dramatiques, dont le public d'aujourd'hui accepterait difficilement la lugubre donnée.

Mais en art musical, le *libretto* est de mince importance. C'est au compositeur à tirer parti des effets scéniques ménagés par l'écrivain, et notre ami et collaborateur Albert de Lasalle nous dira dans sa *Chronique musicale* si l'inspiration et la science d'Halévy ont plané au-dessus du livret de M. Scribe.

LÉO DE BERNARD.

LA NOUVELLE PRISON DE LA SANTÉ

Le besoin d'une nouvelle maison de correction se faisait sentir à Paris. On n'a pas hésité à la construire, et aujourd'hui se dressent dans la rue de la Santé, sur le boulevard Arago, les sombres murs d'une prison, dite de la Santé, sans doute par euphémisme.

Cette *cita dolente*, comme disait le Dante, est un compromis entre le système cellulaire et le système du bon vieux temps. Elle se compose de sept divisions. Les 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e divisions sont aménagées d'après les plans exécutés à la prison Mazas; les trois autres, 5^e, 6^e et 7^e, sont établies pour la vie en commun.

Pour les prévenus ordinaires, le séjour dans les premières ou dernières divisions est facultatif. Les misanthropes peuvent choisir la cellule; ceux qui préfèrent la société ont la faculté de vivre au milieu des leurs. Une infraction au règlement, une faute grave, vous font sans miséricorde passer du commun aux cellules, où l'incarcération est alors regardée comme punition.

La cinquième division est réservée aux détenus passibles d'une peine légère. Tout coupable d'un acte d'improbité n'y est pas admis. C'est dans cette division que sont retenues aujourd'hui les personnes arrêtées dans les dernières émeutes. La sixième

division, réservée aux vieillards, a reçu aussi quelques-uns des émeutiers. Le règlement est là moins rigoureux. On a même quelques égards pour les prisonniers, et c'est là seulement que les détenus peuvent avoir des livres, lire dans les cours. C'est le préau de cette division dont notre gravure reproduit l'aspect. Dans les autres divisions, on ne peut lire qu'à la salle de lecture, et de 10 à 2 heures.

La discipline est plus dure dans la 7^e et dernière division, où sont enfermés les voleurs récidivistes.

Le régime de la prison de la Santé est celui des autres prisons de Paris. Les détenus descendent à 6 heures du dortoir, mangent la soupe de 8 à 9 heures, dînent à 3 heures et se couchent à 7 ou 8 heures, selon la saison.

Chaque division est placée sous la surveillance de deux gardiens. La septième en a quatre ou cinq, le nombre des détenus étant presque double, et leur caractère bien plus difficile.

La surveillance générale est confiée à un brigadier-chef, qui a sous ses ordres deux autres brigadiers, l'un préposé aux cellules, l'autre au commun.

La dernière pierre de la prison de la Santé est à peine posée, et cette maison de correction a déjà son histoire. C'est une succursale de Mazas.

MAXIME VAUVERT.

Mouvement carliste en Espagne.

Le mouvement carliste vient de s'affirmer par l'arrestation de Don Carlos en Suisse.

Pauvre Espagne!

Carlistes, royalistes et libéraux se battaient sous la royauté; libéraux, royalistes et carlistes se battent sous la régence.

Le *Monde illustré* a déjà retracé plusieurs épisodes de cette guerre civile, que n'a pas désarmée la chute d'Isabelle II. En voici un nouveau dont notre correspondant de Madrid nous envoie le croquis. La scène se passe, le 15 février, à la station du chemin de fer de Murcie, au moment où on va mettre en wagon un groupe de prisonniers carlistes. Leurs partisans cherchent à les délivrer en criant: *Vive Charles VII!* Ils sont armés de dagues et de revolvers. Les libéraux attaquent les carlistes, et une lutte acharnée s'engage, jusqu'au moment où arrive le gouverneur, suivi des *volontaires de la liberté* et du capitaine de la seconde compagnie du 1^{er} bataillon.

Cette rixe a amené l'arrestation de nouveaux prisonniers, qui, joints aux premiers, ont été confiés aux agents de l'autorité et dirigés sur la ville, où doit être prononcé leur jugement.

M. VERNOLL.

LE BAL DE L'HOTEL DE VILLE

Le jeudi 17 février, le nouveau préfet de la Seine donnait son deuxième grand bal à ses administrés.

Plus de dix mille invitations avaient été lancées. Quelques désappointés ont, dit-on, reproché sa prodigalité d'invitations à M. Chevreau, qui s'est contenté de leur répondre assez justement et très-spirituellement: « Que voulez-vous? à l'Hôtel de Ville je ne suis pas chez moi. Ce sont les contribuables qui sont chez eux, et quand je donne une fête dont ils font tous les frais, c'est bien le moins que tous ceux qui demandent leur entrée reçoivent leur carte d'invitation. »

M. Chevreau ne faisait que présider la fête, soit; mais la ville de Paris, dont il est le premier magistrat, avait fait grand ce jour-là. Elle avait taillé en pleine magnificence. Les fleurs s'épanouissaient partout; partout, sous les rayons pressés des lustres, scintillaient les diamants et les perles de toute eau et de toutes couleurs. La galerie des Fêtes, les salons des Cariatides, de l'Empereur, ceux des réceptions du samedi, tous les appartements qui viennent en retour sur la façade de l'Hôtel-de-Ville, la grande salle du Trône, et jusqu'au cabinet du préfet, tout

était tellement encombré, que bien des invités, dans l'impossibilité de dépasser le bas de l'escalier, ont dû renoncer à la fête.

Vers onze heures, l'archiduc Albert d'Autriche, celui qu'on a appelé le vainqueur de Custozza, est arrivé, accompagné du prince de Metternich et de sa suite.

L'archiduc Albert, grand et fort, porte ses cheveux blancs taillés en brosse, comme un vrai militaire. Il porte aussi des lunettes et la lèvre inférieure si caractéristique de la race des Habsbourg.

Il était ce soir-là en simple frac.

Reçu par M. le préfet en descendant de voiture, l'archiduc a traversé les salons, donnant le bras à M^{me} Chevreau. On est arrivé au salon des Cariatides, où ont eu lieu les présentations.

Cet épisode d'étiquette princière est celui que reproduit notre gravure. C'était là, en effet, le moment historique de la soirée.

L'archiduc s'est retiré à minuit. Ce n'est que vers deux ou trois heures du matin qu'on a pu enfin circuler un peu à l'aise. A quatre heures, on dansait encore dans les deux grandes salles des Fêtes et du Trône.

Le côté gastronomique de la fête n'avait pas été négligé, cela va sans dire. Cinq buffets splendidement approvisionnés étaient chargés de reconforter les danseurs intrépides et les promeneurs gastronomes.

Cette soirée de l'Hôtel-de-Ville a coûté, dit-on, plus de cent mille francs. Les contribuables n'auront pas à se plaindre, car ils en ont eu largement pour leur argent, et puis, comme dit M. Henri Chevreau, ils étaient chez eux.

LÉO DE BERNARD.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

LA LITTÉRATURE CRIMINELLE ET L'HORLOGER DE SENLIS

Les bons esprits s'accordent à déplorer la préférence passionnée que le public des petits journaux manifeste pour les affaires criminelles. En principe, la tendance est assurément regrettable, mais, de fait, a-t-elle rien qui doive surprendre? Pour moi, je la regarde comme une conséquence forcée des tirages à grand nombre, et par conséquent de l'accroissement considérable de leurs acheteurs. A ces nouveaux venus, encore peu capables de s'intéresser à un roman de mœurs ou de caractère, de comprendre les détails rétrospectifs du roman historique, il fallait, pour débiter, la seule mise en scène qui les eût émus à la foire de leurs villages, c'est-à-dire une histoire aussi facile à comprendre que la toile peinte, sur laquelle la baguette du colporteur leur montrait successivement le théâtre du crime, l'arrestation du coupable et sa punition dernière. Avant les journaux d'un sou, tirés à cent mille exemplaires, cette toile peinte qui se déroulait à chaque jour de marché était le seul feuilleton rural; ses couleurs violentes sautaient aux yeux. Aveugle qui ne voyait pas le sang de la victime, le rabat de M. le président et le chapeau galonné du gendarme! Pour immortaliser ces séductions grossières, il a bien fallu descendre à leur niveau pour quelque temps. La plume de l'écrivain n'a pu remplacer le pinceau du barbouilleur sans faire une sorte de compromis, pénible au point de vue littéraire, mais nécessaire au but final de l'entreprise, plus noble en réalité qu'on ne le croit dans les régions intelligentes. « Laissez-le faire, écrivait M. de Girardin, en parlant du journal à un sou, dont la vogue effrayait ses confrères; — laissez faire! il nous dégrossit des lecteurs. »

Et l'avenir donnera raison à M. de Girardin.

Telle a été en effet jusqu'ici la tâche du journal à un sou. La littérature dite *criminelle* n'a été que le moyen unique d'attirer et de retenir un public entièrement neuf, dont le goût s'épure déjà. Quant à la passion de ce public pour les récits de vols et d'assassinats, je ne saurais trop répéter qu'elle date de plus loin que le journalisme et qu'elle a précisément influé sur lui, au lieu d'être déterminée par lui.

J'ai dit pourquoi en très-peu de mots; mais il n'en faut pas davantage, je l'espère, pour me rallier ceux qui ont observé les hommes de ce temps.

Toutes ces réflexions sur l'évolution présente de la petite presse me sont venues à l'aspect du nouveau volume d'un membre de la Société des antiquaires de Picardie, M. A. Janvier. Son titre accuse, en effet, le mouvement dont je parlais. Par ces six mots : *Récits picards, Procès célèbres, Exécutions capitales*, l'auteur semble avoir, lui aussi, cherché un moyen d'éveiller l'intérêt populaire en faveur de l'histoire locale. Le but est bon, et le moyen est, comme je l'ai dit, le seul qu'on puisse employer efficacement.

En effet, pour peu que les Picards, et même les Parisiens, tombent, en feuilletant ce livre, sur *Horloger de Senlis*, ils commenceront à trouver que l'histoire du passé a bien ses mérites, à commencer par celui de montrer que nos Troppmann ne vont pas à la cheville de certains vieux assassins de province, monstres qui n'ont pas eu besoin de lire *le Juif-Errant* pour faire peu de cas de la vie de leurs semblables.

Aux huit victimes de l'homme de Pantin, l'horloger de Senlis en oppose *soixante-six*, tombées le même jour, presque à la même heure, dans des circonstances qu'on va connaître, par une suite d'extraits pris dans l'intéressant ouvrage de M. Janvier :

L'HORLOGER DE SENLIS (1789).

« Comme la plupart des villes de nos provinces du Nord avant la Révolution, Senlis possédait une compagnie d'arquebusiers, fière de l'honorabilité de ses membres et des privilèges que lui avaient accordés les rois de France. Cette compagnie, composée de l'élite de la bourgeoisie, se faisait remarquer par la richesse et la splendeur de son uniforme de fin drap écarlate avec collet, parements, revers et retroussis de velours noir, sur lequel tranchait l'éclat brillant des boutons de vermeil, des boutonnières, des brandebourgs et des épaulettes d'or. Le chapeau à cornes bordé d'or, le plumet blanc et l'épée complétaient ce bel équipement.

« Au commencement de 1789, la compagnie comptait environ depuis un an parmi ses membres un horloger, Michel Rieul Billon, établi à l'angle des rues du Châtel et de la Tonnellerie. C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, grêle, blême, la figure fortement couturée de petite vérole.

« Billon avait prêté à un aubergiste de Senlis, nommé Levasseur, une somme de 2,000 livres, moyennant un intérêt de dix pour cent. A l'échéance du billet qu'il avait souscrit, le débiteur se trouva hors d'état de faire honneur à sa signature, et, pour se couvrir, Billon fit vendre deux montres d'or et quelques pièces d'argenterie qu'il avait reçues en nantissement. A la suite de ce procédé, un procès s'engagea entre débiteur et créancier; des offres réelles du capital prêté et de l'intérêt légal à cinq pour cent furent faites à Billon. Il refusa obstinément, persistant à réclamer le taux primitivement stipulé. Débouté de ses prétentions sur ce chef, la réputation d'usurier ne tarda pas à lui être infligée par la voix de l'opinion publique.

« Cette imputation devait éveiller les susceptibilités de l'Arquebuse, dont le capitaine, M. de Lorme, aide-major, ancien gendarme de la garde, chevalier de Saint-Louis, maître particulier des eaux et forêts du bailliage de Senlis, scrupuleux observateur des principes et des réglemens, comme le sont d'ordinaire les anciens militaires, crut devoir prendre en main la cause de l'honneur du corps, atteint par l'indignité d'un de ses membres. Sur son ordre, la compagnie fut assemblée extraordinairement, et dans cette réunion, paraît-il, sans entendre les explications ou les moyens de défense de l'inculpé, qu'on n'aurait point convoqué, l'expulsion de Billon fut votée séance tenante; puis l'entrée du jardin lui fut refusée, quand, le dimanche-suivant, il se présenta aux exercices hebdomadaires.

« Dès lors une seule pensée domina totalement l'esprit ulcéré de Billon : ce fut de tirer une ven-

geance éclatante de l'affront qui venait de lui être infligé.

« Une ère nouvelle se levait pour la France. A la suite des troubles et des désordres qui marquaient déjà les premières aurores de la Révolution, Senlis comme toutes les localités importantes, avait vu se former dans son sein une milice nationale. Le dimanche 13 décembre 1789 avait été désigné pour une cérémonie toute patriotique, la bénédiction des drapeaux du nouveau corps.

« Après une certaine indécision sur l'itinéraire à suivre et qu'expliquait l'incertitude du temps, le cortège quitta la place au Vin, où se trouvait l'hôtel de ville, devant lequel il s'était formé, pour se rendre à la cathédrale par les rues aux Fromages et du Châtel; précédé d'un détachement de cavalerie nationale avec son trompette. Puis venaient les compagnies de l'Arquebuse et de l'Arc dans leurs brillants uniformes, avec leurs tambours et leurs fifres, la compagnie des fusiliers royalistes, avec les officiers municipaux escortés de leurs hoquetons et de leurs valets de ville, l'état-major de la milice, le comité permanent, le drapeau, porté par le commandant de la milice nationale, et le guidon de la cavalerie, entourés d'une garde d'honneur, enfin les compagnies de fusiliers et de chasseurs nationaux.

« La compagnie de l'Arquebuse était à peine parvenue à la hauteur de la maison de Billon, que la détonation d'une arme à feu se fit entendre; l'un de ses tambours, le nommé Cambronne, étend les bras et tombe comme foudroyé. L'on s'empresse autour de lui, et l'on reconnaît qu'il est atteint d'une balle au-dessus de l'œil droit. Un second coup de feu éclate. Cette fois il est dirigé contre M. Leblanc, fils du maire, député à l'Assemblée nationale. Cette autre victime tombe à son tour, frappée d'une balle au bras gauche et de plusieurs chevrotines à la poitrine.

« Une indescriptible confusion s'élève au sein de la foule terrifiée; les uns cherchent leur salut dans la fuite, les autres courent éperdus, sans but, affolés. Mais déjà un tonnelier, ancien soldat, nommé Henri Spère, a reconnu, à la direction de la fumée, que les coups partent de la maison de Billon. Voler à la sienne charger un fusil, loger une balle dans la persienne de la fenêtre soupçonnée, est pour lui l'affaire d'un instant. A cette attaque, Billon riposte et perce le chapeau du tonnelier, qui recharge son arme et s'appête à continuer cet étrange duel à l'affût.

« L'ordre est donné de fouiller la maison de Billon. Cavaliers, arquebusiers, archers, fusiliers royalistes, gardes nationaux, s'y ruent en masse, ébranlant à coups de crosse la porte et les volets des fenêtres du rez-de-chaussée. Pendant qu'ils s'épuisent en impuissants efforts, Billon continue son œuvre de vengeance et de meurtre. M. Roze, major de la garde nationale, a les mains criblées de chevrotines. M. de Lorme, l'objet particulier de la haine de l'horloger, frappé de trois balles, s'affaisse et expire sans avoir le temps de prononcer une parole. M. Deslandes, lieutenant général au bailliage et président du comité permanent, grâce à un mouvement instinctif qui lui fait baisser la tête, échappe à une volée de chevrotines dont sept lui labourent le crâne.

« Enfin, la porte a cédé; les assaillants se précipitent dans la maison, M. Hamelin, sous-aide-major de la milice nationale, capitaine de dragons, M. Aulas de La Bruyère, lieutenant de la maréchaussée, en tête. Ils trouvent l'intérieur fortement barricadé, et, du premier étage, à travers les portes duquel il avait pratiqué des coulisseaux, qu'il ouvrait et refermait à volonté, Billon foudroie à coup sûr les assaillants. Dans une des chambres où l'on parvient enfin à pénétrer, derrière un lourd fauteuil, une pile de bois, de treillages, de bottes d'échalas, de fagots et de paille, d'où s'échappent quelques langues de feu et une épaisse fumée, annoncent dans la maison un commencement d'incendie. Tandis que les uns s'efforcent de le comprimer, en écartant les matières inflammables, que d'autres courent chercher les pompes, le siège de la maison Billon se poursuit de pièce en pièce jusqu'au grenier, où

l'assassin, réfugié, continue encore son feu meurtrier. Au moment enfin où l'ayant acculé dans son dernier retranchement, M. de La Bruyère parvient à mettre la main sur lui, une effroyable détonation ébranle l'air, et la maison s'écroule, ensevelissant sous ses débris les courageux citoyens qui s'y pressent, entraînant dans sa chute l'habitation voisine du sieur Letellier, sous les ruines de laquelle sa vieille mère trouve la mort. Le bûcher enflammé du premier étage recérait dans son sein une caisse ou un baril rempli de poudre. C'était lui qui venait de faire explosion. La commotion fut telle, que plus de soixante maisons en furent ébranlées, et qu'à la cathédrale, une pierre, se détachant de la voûte, vint tomber au milieu des spectateurs rassemblés pour la cérémonie.

« A la clameur d'horreur et d'épouvante provoquée par l'explosion de cette machine infernale, succéda d'abord un silence de mort. Enfin on s'occupa de retirer des décombres les victimes englouties. Après deux heures de fouilles, sinistre moisson de cadavres écrasés ou de sanglants débris carbonisés, l'on découvrit M. de La Bruyère, couvert de blessures, mais respirant encore. Sa tête et sa poitrine avaient été préservés dans cette effrayante catastrophe. Les jambes seules étaient prises sous une poutre énorme. — *Allez au plus pressé*, dit-il aux premiers travailleurs qui parvinrent jusqu'à lui, *le coffre est bon*.

A deux pas de sa dernière victime, respirait encore Billon; quelques chasseurs, le découvrant, lui écrasèrent, dans leur indignation, la tête sous leurs crosses de fusil.

« Vingt-cinq morts, quarante et un blessés, tel était le lugubre bilan de la vengeance de l'horloger de Senlis.

« Le cadavre de Billon, porté à la geôle, fut lapidé en route à coups de pierres par la population exaspérée; le lendemain, 14 décembre, sur l'information faite par le procureur du roi au bailliage de Senlis, il fut condamné à être porté dans un tombereau aux fourches patibulaires, ses misérables restes livrés aux oiseaux du ciel ou à la voracité des bêtes fauves, sa maison rasée et le sel semé sur son emplacement. C'est, nous le croyons, le dernier exemple, en France, des procès faits aux cadavres

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

BAL MASQUÉ DU DUC D'AOSTE

(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Turin, 17 février 1870.

Monsieur le Directeur,

Hier soir, les salons du palais royal ont ressuscité les merveilles des Mille et une nuits.

Par la vertu de la baguette toute-puissante du duc et de la duchesse d'Aoste, ont été évoquées ces éblouissantes fêtes orientales auxquelles depuis deux mois la haute société italienne avait été conviée.

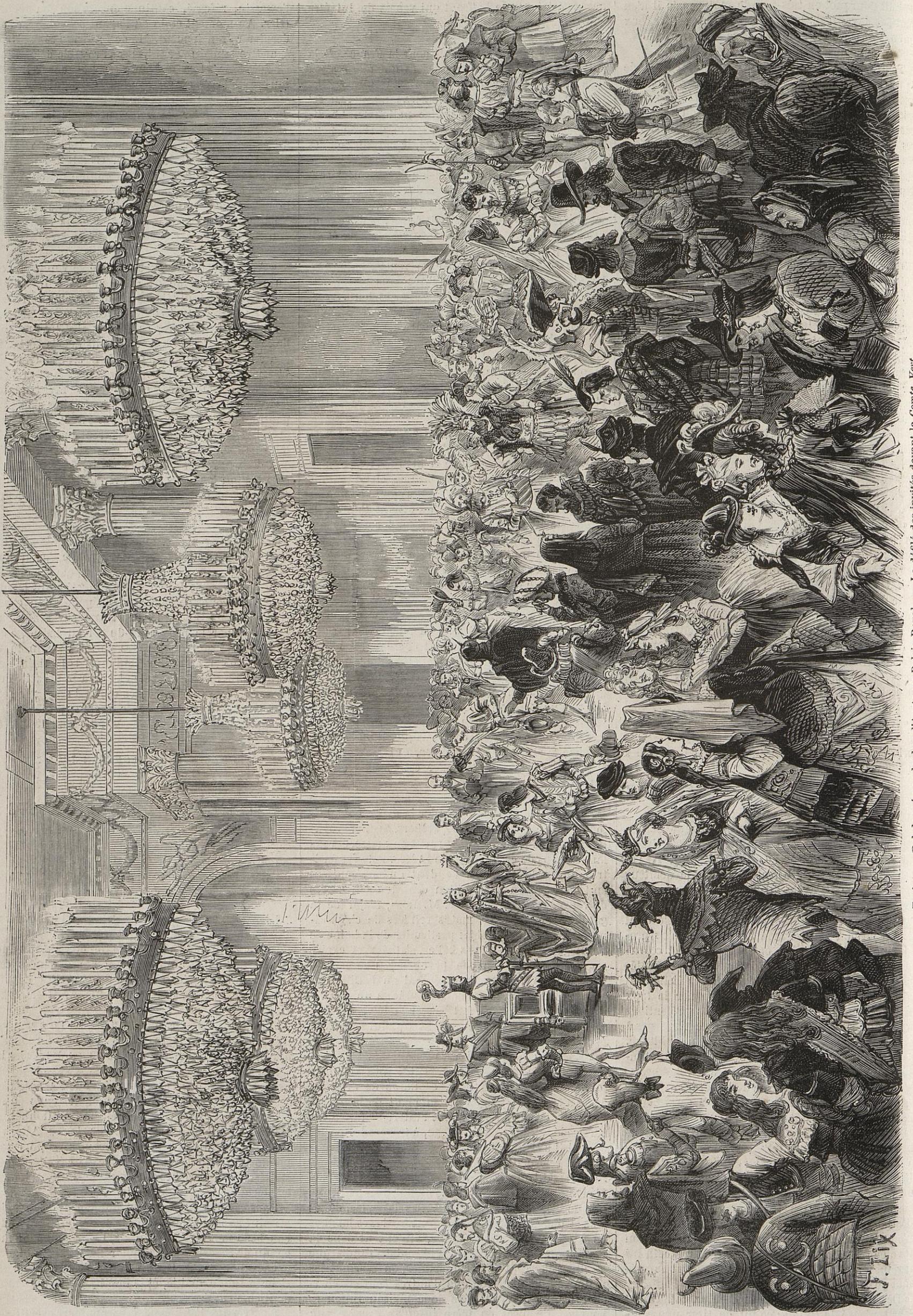
C'était un bal costumé comme on en a peu vu même à Venise, au temps où les membres du conseil des Dix promenaient leur robe rouge à travers la cohue des masques.

Les chevaliers de l'ordre suprême de l'Annonciade, seuls dispensés du costume, étaient tenus de se présenter revêtus de leur uniforme traditionnel.

De bonne heure les salons de Leurs Altesses Royales étaient encombrés des beautés les plus renommées de l'Italie et des plus beaux cavaliers, qui étalaient les plus riches costumes empruntés à toutes les époques, à toutes les nations.

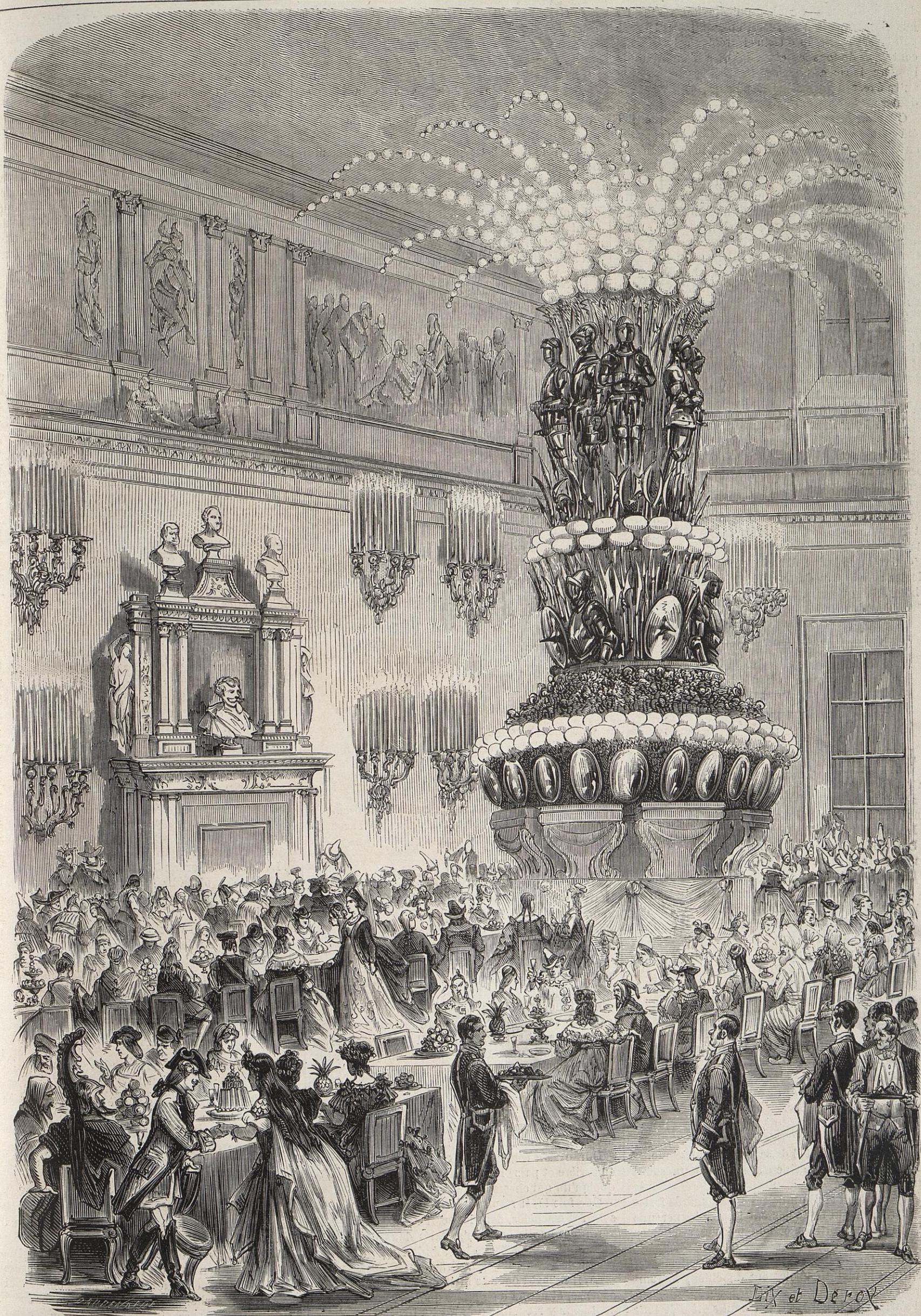
Dans ces appartements splendidement éclairés, le primitif habitant de l'Océanie coudoyait fraternellement le montagnard écossais, l'Égyptien contemporain de Sésostris, le templier au manteau blanc, le chevalier des XII^e et XIII^e siècle revêtu de sa riche cotte de maille, et le mousquetaire du temps de Richelieu.

La diversité, l'étrangeté, la scrupuleuse exactitude



ITALIE. — Turin. — Bal donné par le duc d'Aoste au Palais-Royal. — Le défilé des invités devant le Comte Vert.

ITALIE. — Turin. — Bal donné par le duc d'Aoste au Palais-Royal. — Le défilé des invités devant le Comte Vert.



Bal donné par le duc d'Aoste. — La salle du banquet. — Le grand trophée. (D'après le croquis de M. Pontremoli.)

Lux et Deroy

de ces costumes aux couleurs chatoyantes sous les jets flamboyants des lustres, étaient jetées là pour paralyser le pinceau du plus intrépide coloriste. Les contrastes de tous les effets heurtés d'ombre et de lumière, la richesse du coloris dans ces étoffes d'un autre âge, rendaient l'artiste rêveur jusqu'à le faire douter de la puissance de son art.

C'est par faveur spéciale du duc d'Aoste que j'ai été admis à faire d'après nature le croquis que je vous envoie et qui représente l'entrée des invités dans les salons du bal.

Les voitures entraient par le jardin royal et s'avançaient jusqu'au perron de la splendide salle d'armes, la plus riche et la plus authentique collection du monde. Ces armures scintillaient de tout leur éclat métallique et de toutes leurs guillochures. C'était là un tableau des plus intéressants,

Dans les salons, le duc d'Aoste, en héros du XII^e siècle, portant le costume du fondateur de la maison de Savoie : cotte de maille richement dorée, surcotte de velours vert, et la couronne de comte au front, recevait ses invités, qu'accueillait par un bienveillant sourire la princesse, costumée en blanc et revêtue d'un grand manteau de velours vert dont deux pages portaient la traîne.

Les princes Humbert et de Carignan assistaient à la fête.

Toute la maison de Leurs Altesses Royales, en costumes de l'époque, se groupait autour du prince et de la princesse. On se croyait revenu au beau vieux temps du comte Verde, tellement est scrupuleuse l'exactitude des costumes.

Le souper a été servi dans le fameux salon des Suisses, où était dressé un immense trophée d'armes, et répandues à profusion d'immenses corbeilles de fleurs.

On voit que le duc d'Aoste, qui, lui aussi, a pour devise : *Italia fara da se*, s'entend à bien faire les choses.

Tout à vous.

R. PONTREMOLI.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

III

Les premières lueurs du jour commençaient à poindre derrière les montagnes qui semblent fermer la vallée.

La nature, fraîche, parfumée, s'ouvrait comme une rose aux rayons des clartés naissantes.

Les oiseaux essayaient leurs trilles joyeux.

Les troupeaux bêlaient doucement en humant les senteurs des herbes.

Les mules, chargées de clochettes, se rendaient à la ville, et leurs conducteurs se signaient au son de l'*Angelus* qui tintait dans le lointain.

Tout un poème champêtre se déroulait dans la vallée à cette heure matinale.

Le brave Bertrand, un bâton à la main, se dirigeait d'un pas ferme et d'un cœur toujours aussi léger vers la montagne de Llaure, dont il avait récemment été nommé garde.

Il devait passer, dans son trajet, devant l'auberge du Cormier.

Comme il en approchait, il remarqua avec surprise que la porte était déjà ouverte.

— Tiens! pensa-t-il, le vieux Sarda s'est levé de bonne heure aujourd'hui : c'est d'heureux augure; sa jambe doit être guérie.

Étant entré dans la première pièce, il ne vit personne.

— Eh! l'ami! cria-t-il de sa voix retentissante.

Point de réponse; le chien seul poussa un sourd hurlement.

Père Bertrand était un de ces montagnards fortement trempés qui ne se laissent impressionner que par des choses positives, et non par des sensations vagues.

Néanmoins, le silence, le vide de cette demeure, et surtout le plaintif aboiement du chien, le remplirent de terreur.

Il s'arrêta un instant, et, tournant sa tête de tous côtés :

— Grand Dieu! s'écria-t-il, en découvrant sur le sol un couteau ensanglanté.

D'un seul bond, il s'élança vers l'alcôve, et à peine eut-il ouvert les rideaux, qu'il recula effaré.

Le lit était en désordre; le matelas, jeté à terre, recouvrait le corps du malheureux Sarda, inanimé et blessé mortellement de plusieurs coups de couteau; la paillasse et les planches du lit étaient enlevées, et on voyait à côté un petit levier avec lequel avait été ouverte la cachette qui se montrait dans le mur béante et vide.

— Volé!... C'est son avarice qui l'a perdu! murmura Bertrand.

Le chien s'était remis à hurler d'un ton plus lamentable à l'aspect de l'ami de son maître.

— Mort!... seul!... assassiné!... Dieu ait en pitié son âme! dit encore le vieillard, se hâtant de s'arracher à cet affreux spectacle.

Et comme le chien redoublait ses cris de détresse, il revint sur ses pas, lui passa une corde autour du cou et l'entraîna avec lui jusqu'à Ax, où il alla faire à la justice la déclaration de ce crime mystérieux.

Il résulta des investigations faites par les gens de la loi que Sarda avait beaucoup d'argent chez lui, de l'aveu de son fils, revenu en déserteur dans les environs.

La cachette vide, le couteau de Joseph reconnu par plusieurs témoins, ainsi qu'un mouchoir à lui trouvé derrière un meuble, tous ces indices le firent juger coupable.

Et dans le village et les alentours, chacun lança un anathème sur ce fils dénaturé, bien que les paysans eussent vu de très-mauvais œil, durant sa vie, sa ladrerie et la dureté de cœur de l'aubergiste.

La maison fut fermée; on scella la porte d'une croix noire, et chaque voyageur faisait un détour pour ne point passer devant ce lieu où s'était commis, croyait-on, le plus épouvantable de tous les forfaits; un parricide!

Le toit s'effondra au bout de quelque temps, les murs se lézardèrent, la mesure alla se délabrant, et prit ce grand caractère d'horreur et d'abandon qui s'attache aux endroits maudits.

Mais le criminel n'avait pas été découvert.

IV

Quelques jours après le funeste événement survenu à l'auberge du Cormier, un jeune berger, pâle, maigre, exténué, ayant gravi le versant du pic d'Orlus, atteignit une misérable bourgade jetée au flanc de cette haute montagne.

Il tomba de fatigue sur le seuil de la première chaumière, dont les hôtes compatissants l'accueillirent avec ce touchant dévouement, apanage des cœurs simples.

Quand ce jeune garçon fut un peu restauré, il raconta qu'il avait fui le régiment, parce qu'il lui était impossible de vivre ailleurs qu'à l'air libre des montagnes, et que son unique ambition serait de continuer, parmi ces braves gens, son office de chevrier.

Il se trouvait justement qu'on avait besoin d'un père; celui-ci fut agréé.

Et Joseph, car c'était lui, continua là son existence ignorée, végétative, au sein de la nature agreste, son élément. Ame perdue dans ce grand tout, il passait ses journées blotti parmi les hautes fougères, dans une sorte d'extase tranquille, sans plus de soucis ou d'émotions que les pins et les lièges, seuls compagnons de sa solitude.

V

Après avoir marché toute la nuit, Pierre se trouva le matin au delà de la frontière.

Durant son trajet, il avait maintes fois regardé en arrière et passé la main sur son front, comme quelqu'un qui chasse un souvenir.

Une fois là, il respira librement, et son premier soin fut d'acheter, dans le premier village qu'il traversa, des habits bourgeois étalés dans des boutiques foraines dressées le long de la rue; puis, sans perdre de temps, il gagna Urgel.

Là, il se logea dans le meilleur hôtel, fit grosse dépense, et donna à entendre qu'il se rendait à Madrid pour y recueillir un gros héritage.

Au bout de quelques jours, il avait si bien pris

ses mesures, et su manœuvrer si admirablement avec son or et ses manières insinuant, qu'il se trouvait muni d'un passe-port et de papiers de famille. Alors il se rendit dans une grande ville, et s'y adonna à l'étude de la langue espagnole, si fructueusement, qu'au bout de trois mois il pouvait passer pour un Castillan.

Le petit barbier était homme d'intelligence autant que de résolution; malheureusement, il n'était pas né avec le goût du travail: ambitieux, méditant depuis qu'il avait l'âge de la réflexion sur le problème de se faire la part de jouissances que sollicitaient ses instincts, sans passer par les filières de la médiocrité, ses passions cupides s'étaient soulevées à l'idée du trésor de l'aubergiste, et il avait mis à exécution son sinistre coup de main, après l'avoir entouré, comme nous l'avons dit, des précautions horribles qui devaient en faire peser la responsabilité sur son fils.

Il y a dans ces natures méridionales un rare assemblage de toutes les facultés qui poussent un homme à édifier sa fortune, à devenir grand. Audeux, pénétrants, prompts à s'assimiler toutes choses, nerveux et réfléchis, ce sont des organisations supérieures qui peuvent arriver à tout s'ils savent traverser l'adversité et la vaincre.

Mais malheur à ceux qui, comme celui-ci, laissent derrière eux quelque hideuse affaire.

Enfin, Pierre passa à Barcelone et s'y établit. Au bout de quelque temps, sa maison était devenue le rendez-vous de tous les élégants désœuvrés. Il eut vite pris le costume, le langage, les mœurs de ses compagnons de plaisir, et tous les dehors d'un gentilhomme; car il posait pour tel, depuis qu'il s'était attribué le nom de don Diego Fernandez.

Alors, au milieu de l'enivrement de sa nouvelle existence, il continua sa lutte avec le destin en se jetant frénétiquement dans les chances du jeu. Il subit toutes les oscillations de gain et de ruine, toujours impassible, maître de lui, se disant sans cesse qu'il était marqué du sceau des grandes fortunes.

Cependant les quadruples de l'aubergiste diminuaient sensiblement: Pierre comprit que le jeu n'est pas un but dans la vie, et il se détermina à abandonner la société frivole, où il tenait le haut bout, pour se rejeter dans la carrière des armes, d'où il était sorti en transfuge seulement; il comptait que le nom sous lequel il s'y présentait maintenant devait lui faire franchir avec rapidité les échelons subalternes.

Et de fait, il en advint ainsi: c'était l'époque où le parti monarchique d'Espagne, aidé par les Français, s'acharnait contre les indépendants, afin de relever l'autorité royale en la personne de Ferdinand VII, retenu captif à Cadix par les cortès.

Le faux don Fernandez s'enrôla donc dans l'armée de la foi, où sa bravoure, stimulée par son désir ardent de s'élever, de parvenir, le fit vite distinguer du colonel, qui, le croyant de bonne naissance, lui accorda l'accès de sa demeure, et se prit bientôt pour lui de grande affection.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

MADAME OBERNIN, par Hector Malot (1 vol. in-18. Michel Lévy).

M. Hector Malot a mis naguère en roman, dans *Un beau-frère*, la loi de 1838 sur les aliénés. J'avais trouvé l'œuvre un peu froide, et je ne le lui avais pas caché. Pour ne pas me laisser sur cette impression, il m'avait promis un roman de passion. Il a tenu parole, et il a bien fait. *Madame Obernin* aura un grand succès, s'il y a encore en ce temps-ci des succès pour les livres.

Un roman d'adultère, n'est-ce pas? Mon Dieu! oui.

Il arrivera un jour, j'en suis convaincu, où l'adultère, déjà flétri devant l'opinion, perdra sa cause dans la conscience de chacun, et où l'homme qui aura porté le déshonneur dans un ménage sera noté d'infamie. Cette peccadille, jusqu'ici si aimable, paraîtra ce qu'elle est réellement, aussi incompati-

ble avec l'honnêteté que l'escroquerie ou l'abus de confiance. Il n'y aura plus d'honnête homme adulte, et s'il reste encore « d'heureux scélérats, » on leur laissera ce nom, — et on supprimera l'épithète.

En attendant, il est du devoir des romanciers moralistes de montrer les misères, les périls, les angoisses, les envers bas et ignobles de l'adultère, et pour cela, ils n'ont qu'à observer autour d'eux et à peindre fidèlement ce qu'ils ont vu. Le sujet, rebattu et retourné en tous sens à la scène et dans les livres, offre encore bien des côtés inexplorés, négligés ou mal décrits. Le fait lui-même est usé, mais les circonstances des faits changent à l'infini, et c'est dans la peinture de ces circonstances qu'un grand romancier trouve des effets nouveaux, des sources inépuisables d'émotions et d'intérêt.

A ce titre, *Madame Obernin* est une œuvre extrêmement remarquable. La manière dont la passion naît et se développe chez la jeune femme, les scènes où elle éclate, l'analyse des caractères, les figures de second plan, tout est observé, présenté, conduit avec un art infini. Rien de trop, des traits justes et délicats, des détails heureux : on lit haletant. Car la violence de l'amant, la confiance lentement ébranlée du mari, le cœur énigmatique de la femme, ont porté peu à peu à son comble l'anxiété dramatique.

Tout va bien jusqu'à la mort du mari, c'est-à-dire jusqu'aux deux tiers du volume. A cet endroit, les figures, peintes d'une touche si ferme, s'estompent et se perdent dans la brume. L'action devient indécise et flottante. Un malentendu se forme entre l'auteur et le lecteur ; celui-ci exigeant un dénouement logique en rapport avec les sentiments exprimés, celui-là détendant la situation et amollissant les caractères, soit pour échapper au drame facile, soit pour rester plus près de ce qu'il croit être la réalité. M^{me} Obernin, cette délicieuse créature, en qui le sentiment du devoir, la fierté native et les terreurs d'une âme un peu mystique, rendaient les combats et la chute si poignants, tombe soudainement dans les vulgarités les plus ternes de la vie, et perd jusqu'à sa personnalité. *Desinit in piscem...* On en vient à tourner le dos au sphinx charmant dont on brûlait un instant avant d'avoir le mot. Quant au jeune Robert d'Autrey, que la force seule et le despotisme d'une passion profonde rendaient intéressant, il s'amoindrit aussi et fait la fin la plus vulgaire du monde, et non pas la plus vraisemblable. Il est vrai qu'aimé de toutes les femmes, les dénouements lui sont trop commodes.

La réalité ! mais elle est dans la logique des caractères, et je dis dans la logique apparente, car si vous me parlez de logique secrète, vous êtes tenu d'en éclairer les termes et d'en montrer la marche avec netteté. Que Robert eût fini par épouser M^{me} Obernin, après la mort du mari, et qu'il eût reçu d'elle, et de sa propre jalousie, un juste et long châtement, c'était une fin logique. Et ce n'était pas la seule. Il est évident que si M. Hector Malot a écarté des arrangements aussi simples, il a eu ses raisons. Lesquelles ? C'est ce qu'il a négligé de dire ou de laisser deviner au lecteur. Près de toucher au but, l'œuvre se dérobe. Quelques efforts de plus, et M^{me} Obernin prenait la consistance de ces types qui se fixent dans toutes les mémoires. L'auteur n'a pas voulu ; il s'est dit : point de types, la moyenne humanité. Et il s'est mis à gratter et à défigurer sa statue.

Voilà ma critique. J'ai d'autant moins hésité à la formuler, que le talent de M. Malot ne s'était pas encore élevé aussi haut que dans *Madame Obernin*. Le livre est de force à en supporter bien d'autres. Pour moi, je l'ai lu tout d'une haleine, et si la fin m'a légèrement dépité, c'est peut-être que mon admiration pour les deux premières parties avait été trop vive.

« Je suis revenu d'un pays que j'ai longtemps parcouru et que je crois connaître : c'est le pays de l'adultère, que tant de poètes ont chanté... Mais quant à moi, qui ne suis pas poète, je déclare que le pays où j'ai si tristement voyagé est un pays de ronces, d'épines, de broussailles, de marais bourbeux, où l'on ne trouve rien de frais à se mettre sous la dent, et où la fièvre vous attrape dès l'entrée pour ne vous lâcher qu'à la sortie, si vous sortez.

« N'y allez pas : c'est mon conseil. »

Telle est la conclusion de l'auteur, et jamais leçon n'est ressortie plus éclatante et plus impérative de la lecture d'aucun livre.

Signalerai-je une petite singularité de ce roman : Tous les hommes y sont beaux. Pour une œuvre réaliste !... PHILIPPE DAURIAC.

ÉPISODE DES DERNIERS FROIDS

La *Petite presse* raconte dans l'un de ses derniers numéros un épisode intéressant des derniers froids :

Vendredi les passants des quais et des ponts de la Seine, entre trois et quatre heures de l'après-midi, ont joui d'un spectacle de la plus grande attraction.

Un gamin de quinze à seize ans, un voyou en blouse blanche et coiffé d'une casquette cirée, habitant Bercy ou le quartier de la Gare, a parié pinte et gibelotte à consommer à l'île Saint-Germain, qu'il descendrait la Seine sur un glaçon de son choix, du pont Napoléon de Bercy au viaduc d'Auteuil, armé d'une perche pour gouvernail et aviron.

Le pari fait, il est monté sur un épais et grand glaçon, puis il est parti pour son voyage d'assez long cours.

Aidé de sa perche, il gouvernait son fragile navire, et en écartait les glaçons qui auraient pu entraver sa marche avec la plus grande habileté.

Il est passé sous tous les ponts en prenant avec soin le fil de l'eau. Bref, parti à une heure et demie du pont Napoléon, il est arrivé comme cinq heures sonnaient au pont-viaduc d'Auteuil, où il a fait escale pour aller consommer la pinte de petit bleu et la gibelotte au lapin de gouttière, le tout sans le moindre accident.

Son partner et bon nombre de curieux avaient suivi l'imprudent en suivant les quais et les berges ; on dit qu'un *touchant au port* il ne manifesta aucune émotion.

Néanmoins, on le pense de reste, il n'est pas retourné à Bercy par la même voie.

Percement du boulevard Saint-Germain

Malgré la fébrile activité qu'il a su lui donner, la truellerie de M. Haussmann n'est pas encore tout à fait hors de service ; il n'est pas donné à son successeur, M. Chevreau, de la jeter aux orties.

Sous peine de mettre sur le pavé des milliers d'ouvriers, il faut bien continuer au moins ce qui a été commencé, se contentant pour le moment de ne pas entreprendre de nouvelles démolitions.

La retraite de M. Haussmann a laissé inachevée la grande percée de la rive gauche, ce boulevard Saint-Germain, qui doit relier le quai d'Austerlitz au pont de Solferino. On ne pourrait laisser cette large voie à l'état d'impasse. Aussi continue-t-on la percée, et il ne se passera pas longtemps avant que la tranchée soit ouverte sur le quai de Seine, vis-à-vis le jardin des Tuileries.

La vue des travaux, que nous reproduisons d'après le dessin très-artistique de notre collaborateur Thorigny, est prise de la rue Saint-Dominique, au coin de la rue Bellechasse. Au premier plan se détachent les vestiges des hôtels de Cote, Code et de Choiseul. En cet endroit, le percement du boulevard Saint-Germain prend le coin du quai et de la rue de Bourgogne, s'arrêtant provisoirement à la rue de l'Université. Cette trouée écharpe la rue Courty, la rue de Lille, la rue Bellechasse et la rue de Solferino.

A l'ouverture du boulevard sur le quai se trouve le cercle agricole dit *des Pommes de terre*. Quand l'œuvre sera terminée, les membres de ce cercle trouveront la route toute grande ouverte pour se rendre au collège de France. La municipalité ne saurait faire trop pour nos savants.

COURRIER DU PALAIS

L'arrêt de la chambre des mises en accusation de la haute-cour de justice a été rendu le 18 février,

présent mois ; il renvoie le prince Pierre Bonaparte devant la chambre de jugement de la haute-cour sous les inculpations d'homicide volontaire sur la personne d'Ivan Salmon, dit Victor Noir, et de tentative d'homicide sur la personne d'Ulric de Fonvielle ; l'arrêt relève cette circonstance aggravante que chacun de ces deux crimes aurait été précédé ou suivi de l'autre.

Notre génération ne peut guère se rappeler que deux précédents dans la convocation de cette haute juridiction exceptionnelle, et tous les deux remontent à 1849 : la haute-cour de Bourges, réunie pour juger les inculpés du 15 mai 1848, et la haute-cour de Versailles, réunie à la suite de l'attentat du 13 juin 1849. Cette fois, la haute-cour tiendra ses séances à Tours ; les débats commenceront le 21 mars prochain, sous la présidence de M. le conseiller Glandaz ; M. le procureur général Grandperret, assisté de M. l'avocat général Bergognié, occupera le siège du ministère public. Dans chaque département, un juré sera tiré au sort parmi les membres du conseil général ; ce tirage aura lieu en audience publique, soit par le premier président de la cour d'appel, soit par le président du tribunal de 1^{re} instance, si le chef-lieu n'est pas le siège d'une cour.

Quatre-vingt-huit jurés se rendront donc à Tours, et, devant la haute-cour, il sera procédé au tirage des trente-six jurés de jugement et de quatre jurés supplémentaires.

Un mois s'écoulera donc avant que la justice ait prononcé dans ce grave procès criminel dont je vous enverrai l'analyse et la physionomie fidèles.

Vous savez déjà, et depuis longtemps, que je laisse bravement de côté bien des causes dont mes lecteurs peuvent entendre parler, mais en dehors d'un journal consacré aux plaisirs de la famille, et de toute la famille ! Je rencontre sur mon chemin hebdomadaire certains terrains sur lesquels il faut que je passe légèrement, sous peine de glisser sur les gazons perfides de la politique ou, ce qui serait pire encore, de m'engloutir dans quelque récit bourbeux dont ma plume ne me tirerait pas. Ainsi, toute la chronique correctionnelle du moment pourrait se résumer dans les poursuites exercées contre les individus arrêtés dans les derniers troubles de Belleville, et contre des gérants et des rédacteurs de journaux ; toute la chronique du grand criminel serait remplie, et au delà, par une affaire sinistre et honteuse qui s'est longuement, trop longuement déroulée devant la cour d'assises de l'Aisne, et qui s'est terminée par la condamnation du père à la peine de mort ; de la mère à vingt ans de travaux forcés ; de la fille, à 10 ans ; du fils, à cinq ans de la même peine ; un autre fils a été acquitté. Oui, toute la famille était rassemblée sur le banc d'infamie et.... Mais voilà que, malgré moi, je raconte.... — Non, non ! de tout cela, pas un mot !

Je ne vous ai pas dit, je crois, la semaine dernière, comme c'eût été mon devoir, que l'assassin — par intention du moins — du docteur Constantin James avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône. Fidèle à mes habitudes de sténographe reporter, je m'étais promis d'aller à Aix recueillir ces débats ; mais j'ai fini par m'apercevoir qu'ils n'offraient rien de bien intéressant en dehors du théâtre du crime, un wagon de première classe, et du trop fameux précédent créé par Jud l'introuvable.

Le fait, vous le connaissez ; et le coupable n'avait rien qui fût de nature à appeler l'attention, hormis sa jeunesse et la précocité de ses mauvais instincts. Humbert n'a pas encore dix-huit ans, et, avant le crime tenté à Rognac, il avait commis des abus de confiance et des faux ; de plus, il semble résulter des témoignages que, dominé par l'idée fixe de se procurer de l'argent, il avait machiné un plan des plus romanesques et aussi des plus abominables dont un grand seigneur étranger devait être la victime : séduction, vol, meurtre, rien n'y manquait !

Humbert va, sans nul doute, retrouver à Cayenne cet autre assassin de trente ans, un jeune homme bien élevé, qui de deux coups de pistolet a tué une jeune chanteuse et un machiniste du théâtre de l'Alcazar à Angoulême. Pourquoi ce double meur-

tre? C'est à peine si on peut se l'expliquer. Cluzeaux était régisseur de ce théâtre, et il paraît qu'il était assez porté à abuser de son pouvoir vis-à-vis des jeunes actrices. Les trouvait-il rebelles à ses vœux? il les accablait d'amendes et de persécutions. L'une d'elles, la victime, voulut rompre les relations quelle avait eu la faiblesse de nouer avec lui; ce sultan d'une nouvelle espèce lui tira un coup de pistolet presque à bout portant, et elle tomba foudroyée.

Un malheureux machiniste la reçut dans ses bras; la balle du second pistolet l'étendit mort à son tour.

Cluzeaux n'était pas ivre, il n'avait fait preuve d'aucune exaltation dans le courant de la soirée. Il a dit pour sa défense que le second pistolet était préparé pour un suicide; mais les juges n'ont eu que trop souvent l'occasion de remarquer que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ces seconds pistolets-là manquent leur coup, et la cour d'assises de la Charente a condamné aussi aux travaux forcés à perpétuité ce jeune monsieur, qui peigne si bien ses cheveux blonds et qui relève si bien sa moustache en croc.



PARIS. — Épisode des derniers froids.

Un enfant monté sur un glaçon se dirige sur la Seine, du pont de Bercy au viaduc de Passy.

A Paris des faux monnayeurs! Ils ne se retirent plus aujourd'hui dans les souterrains de

un des affiliés, voyant que les plaintes étaient nombreuses et qu'il était impossible de con-

châteaux en ruines, ni dans des grottes naturelles, au fond des forêts impénétrables; ils montent, ils fondent, ils frappent dans leur chambre, qui est le plus souvent la chambre d'un garni; du plâtre fin, quelques planches, de vieilles cuillers, quelques acides et un mauvais fourneau, voilà tout le matériel, et encore est-il trop embarrassant, puisque presque toujours la police le saisit et l'envoie figurer au milieu des pièces à conviction.

Cette fois, ils étaient dix accusés, dont deux femmes; il résulte de leurs aveux mêmes qu'ils ont fait circuler environ sept cents francs en pièces de dix francs. Pour les faire passer, le plus souvent, ils entraient chez un marchand de vin et se faisaient rendre le surplus du prix d'une très-modeste consommation, ou bien encore, ils montaient en voiture le soir, se faisaient conduire n'importe où, et trompaient un malheureux cocher.

Un incident tout à fait comique s'est produit dans cette affaire,



PARIS. — Embellissements de Paris. — Percement du boulevard Saint-Germain.

Vu prise de la rue Saint-Dominique.

tinuer longtemps sans péril ce genre d'opérations, imagine sagement de livrer la bande pour bénéficier des immunités attachées à la révélation : en conséquence, il conduisit les agents chez un de ses complices... Mais voici que précisément ce complice avait eu la même idée, et l'avait mise à exécution dans le même temps ; si bien qu'ils furent arrêtés l'un et l'autre et l'un par l'autre. Deux condamnations seulement ont été prononcées ; l'une à huit ans de travaux forcés contre l'organisateur de la bande, Scordel, qui, sur le moindre soupçon, menaçait ses associés de les poignarder ; l'autre à six ans de réclusion contre Milon, son lieutenant.

Et maintenant, n'avez-vous pas entendu quelque écho de cet immense, de ce triomphant éclat de rire parti de la sixième chambre correctionnelle, et qui fait maintenant son tour d'Europe ? En vérité, il n'y a que les savants officiels pour être amusants comme cela !

Le dix-neuvième siècle peut finir maintenant ; il ne fera rien de mieux que cette ébouriffante bouffonnerie ; si j'étais Offenbach, je demanderais de la mettre en musique.

Pour le moment, je laisse le prologue de côté et j'entre carrément dans la grande action ; elle se produit d'abord *piano, piano*, comme la calomnie de Beaumarchais, dans une paisible séance de l'Académie des sciences du 8 juillet 1865. M. Chasles fait cadeau à la docte assemblée de plusieurs lettres et notes autographes de Pascal, qui tendraient à prouver tout simplement que Newton n'est qu'un plagiaire, et qu'il a volé à Pascal la découverte des lois de l'attraction ; Pascal, déjà sexagénaire, écrivait à Newton, âgé de douze ans, et lui envoyait ses calculs et ses formules ; les phrases sont incorrètes (des phrases de Pascal !), l'orthographe est douteuse ; mais avec des *l*, des *s*, intercalés au milieu des mots, des *y* substitués aux *i*, cela passe pour du vieux style, et les documents sont religieusement insérés dans le compte rendu de la séance. Cependant des doutes s'élèvent ; si la majorité s'enthousiasme

patriotiquement pour ces lettres qui détrônent Newton au profit de Pascal, et l'Angleterre au bénéfice de la France, il y a une minorité qui, turbulente et subversive, comme toutes les minorités, demande à réfléchir et à discuter. Oh ! alors, *forte ! forte !* ce n'est plus l'autographe rasant le sol, c'est un bataillon d'autographes uniquement destinés à prouver l'authenticité des premiers ; il pleut des notes de Pascal dans les mains de M. Chasles, et des mains de M. Chasles sur l'Académie des sciences ; cinquante-trois autographes arrivent pour soutenir les quatre premiers éclairés ; Galilée se porte fort pour Pascal. Voilà sa lettre !

— Mais Galilée était aveugle à cette époque.

— Ah ! Eh bien, attendez !... Et huit jours après, nouveaux autographes qui prouvent que, contrairement à l'opinion généralement répandue, Galilée n'a jamais été aveugle, et qu'il a même observé un satellite avec une lunette que Pascal lui avait envoyée.

L'Angleterre s'alarme et s'indigne, l'Italie est furieuse, la Hollande se soulève... Mais, bah ! en 1869, l'Académie déclare la question vidée ; les autographes de M. Chasles ont cause gagnée !

Nouvelle protestation des savants de tous les pays ; M. Le Verrier monte à cheval, et fait serment

tronomes anglais, les savants florentins, enfin le groupe des incrédules.

Vingt-sept mille pièces fausses, — à une centaine près ! — Toutes n'ont pas sans doute pour but de prouver que Pascal est le père de la loi de l'attraction ; mais M. Chasles les a bel et bien payées 140,000 francs !... à un M. Vrain Lucas, qui les fabriquait, et qui en convient aujourd'hui, avec un certain orgueil, devant la police correctionnelle.

Grâce à M. Vrain Lucas, l'Académie des sciences a cru savoir, pendant quelques années, de quel style écrivaient Alexandre le Grand, Madeleine la repentie, Lazare le ressuscité... Mais, comme l'affaire n'est pas finie, et que je suis obligé de remettre à la semaine prochaine la fin de mon récit, je vais me contenter de vous donner aujourd'hui une liste très-abrégée des principaux personnages célèbres, prétendus auteurs de ces lettres... Vous y remarquerez les plus bizarres rapprochements :

Abélard, Anderame, Adam de Nevers, Adrien, empereur, Agnès Sorel, Albéroni, Alcibiade, Anacréon, Anne de Bretagne, Sidoine Apollinaire, Apulée, Arétin Arioste, Attila, Auguste, empereur, Balzac (Guez de), Bayle, Béli-saire, Benserade, Blanche de Castille, Boccace, de la Boétie, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Brantôme, Buffon, Caligula, Cas-sini, Catherine de Mé-dicis, Catulle, Cervantes, les rois Charles V, VI, VII, VIII et IX, Charles Quint, Cicéron, Clémence Isaure, les trois Clément, papes, Clovis, Cornélie, veuve Pompée, Dante, Descartes, Deshoulières, Diane de Poitiers, Dioclétien, Duguesclin, Eschyle, Eusèbe, Fénelon, la belle Féronnière, François I^{er}, Frédégonde, Froissart, Gassendi, Hé-loïse, Hérode, Ignace de Loyola, saint Jean, Jeanne d'Arc, saint Jérôme, Judas Iscariote, Juvénal, Képler, Labruyère, La Vallière, Leibnitz, Ninon de Len-clos, Lesage, Lesueur, Locke, une douzaine de Louis rois de France, Luther, Lucrèce, Machiavel, Mahomet, Marat, Marot, Mécène, Michel-Ange, Montaigne, Montespan, Montesquieu,

Néron, Newton, Nostradamus, Ovide, saint Paul, Pépin le Bref, Pétrarque, Pétrone, Phèdre, Pierre le Grand, Piron, Platon, Pline, Plutarque, Pompadour, Pompée, Poussin, Rabelais, Racan, Racine, Raphaël, Ronsard, Rubens, Scaron, Shakespeare, Sévigné, Sénèque, Socrate, Spinoza, Suétone, sainte Thérèse, Tibère, Turenne, Voiture, Voltaire.

J'en passe, et des meilleurs, je vous l'ai déjà dit, attendez ! attendez ! tout n'est pas fini ; j'ai bien encore quelques détails réjouissants à vous raconter avant de vous apprendre ce que le tribunal aura fait du mystificateur.

PETIT-JEAN.



Les chansons populaires de la France. — N° 3. — Allons, enfants de la patrie.

sur son écu de désarçonner tous les autographes errants qui courent le monde scientifique, et il s'engage à leur faire confesser leur félonie ; il prouvera que celui qui les a fabriqués a pris souvent le Pyrée pour un homme, et qu'il a même parfois fait régner Henri IV avant Louis XIV, — cela au figuré, bien entendu. — Un autre tenant apporte un ouvrage dans lequel ont été copiées mot pour mot les prétendues notes de Pascal.

Alors *rinforzando*, l'autographe siffle, éclate et tonne. Ce n'est plus un bataillon, c'est une armée, une armée entière, une armée de vingt-sept mille faux autographes qui assiègent M. Le Verrier, les as-



COMÉDIE-FRANÇAISE : Retraite de M. Regnier. — CHÂTEAU-D'EAU : Rue des Marmousets, comédie en trois actes, par MM. Bernard Lopez et Delacour.

M. Regnier (et non pas Régnier, comme quelques-uns l'accentuent à tort) va décidément prendre sa retraite. Il y a deux ans déjà qu'il en avait manifesté l'intention; les instances de ses collègues et de ses amis lui avaient fait alors ajourner ce projet. Aujourd'hui il y revient, et cette fois pour tout de bon, paraît-il. M. Regnier est cependant encore des plus alertes; de l'aveu de beaucoup de monde, il n'a jamais mieux été en possession de son talent. Ce qu'il pouvait y avoir autrefois d'aigu dans son jeu, ce qui y avait été imprimé par une interprétation trop zélée des pièces de Scribe, tout cela s'est adouci, effacé, pour faire place à la largeur, à la puissance, à la *maestria*. Et c'est ce moment-là que M. Regnier choisit pour quitter la scène! Il a déjà commencé à passer son répertoire en revue, — une revue qui sera un adieu. Nous reverrons pour la dernière fois l'étourdissant Scapin des *Fourberies*, le sublime Mascarille des *Précieuses*, et surtout l'incomparable Pancrace du *Mariage forcé*, car c'est dans l'ancien répertoire que se manifesta, selon moi, toute la supériorité de M. Regnier. Je fais bon marché du Balandard d'*Une Chaîne* et de l'Oscar du *Mari qui trompe sa femme*; ce sont rôles d'avoués en goguette et d'agents de change effarés qui sentent le vaudeville à plein nez. Mais là encore il y a à faire une profitable étude des procédés du comédien, et cette étude, nous la ferons au fur et à mesure des reprises annoncées. En attendant, nous ne saurions trop déplorer la résolution du grand sociétaire de la Comédie-Française. Que ne sommes-nous toujours au temps de l'arbitraire et sous le règne du bon plaisir! Quelques mois de Fort-l'Évêque lui auraient inspiré de salutaires réflexions, et l'aurait peut-être ramené pour quelques années encore dans la carrière de l'art et des triomphes.

Un vaudeville des plus gais et des plus mouvementés, c'est, au théâtre du Château-d'Eau, la *Rue des Marmousets*, par deux maîtres du genre : MM. Bernard Lopez et Delacour. Il y a une idée de comédie entièrement contemporaine dans cette pièce, qui n'a pas conservé à la scène (sait-on pourquoi?) son titre primitif : *Pour cause d'empropiation*. Quelle comédie actuelle pourrait se comparer, en effet, à cette comédie de Paris faisant peau neuve, dont nous avons tous été les témoins depuis une quinzaine d'années? Rappelez-vous cette orgie de platras, cette débauche de poussière, ce spectacle qui ne se représente que tous les deux ou trois siècles! Combien cette transformation a anéanti d'habitudes, de mœurs et d'aspects! Quelle trouée à travers nos usages, nos événements, nos légendes nationales!

La pièce du théâtre du Château-d'Eau nous représente un propriétaire de la rue des Marmousets, le sieur Blavinet, attaché à sa maison comme le lierre à l'ormeau, et offrant ce spectacle invraisemblable et poétique d'un homme acceptant, les larmes aux yeux, une indemnité considérable. Des billets de banque, c'est bien; des mille et des cent mille francs, c'est encore bien; Blavinet les empêche en soupirant. Mais tous ces *faits* ne lui rendent pas ses souvenirs et cette tendresse infinie et lentement formée de l'homme pour l'immeuble. Cependant Blavinet comprend, comme nous, qu'il est juste de répandre la lumière et d'agrandir l'espace dans les carrefours; l'art ne lui fait pas oublier la salubrité. Il sait que les amoureux du passé ont la ressource de voir crayonnés dans le *Monde illustré* les édifices condamnés et les rues qui tombent.

Mais tout cela n'empêche pas, pour Blavinet comme pour nous, les involontaires regrets dont on se sent saisi en présence des images de la destruction. Il serait à souhaiter que les démolitions s'accomplissent dans la nuit ou de grand matin, comme

se font les exécutions capitales, et que l'on mit autant de mystère à raser une maison qu'à supprimer un homme. Il y a quelque chose de souverainement triste dans la contemplation de ces édifices éventrés, laissant voir des planchers à moitié pourris, des plafonds enfumés, des murs que recouvrent encore les petites fleurs bleues ou roses d'un papier ancien...

Et si cette chambre a été habitée par vous; si vous avez aimé, pleuré ou rêvé au coin de cette cheminée, qui s'imprime en suie maintenant aux yeux de tout le monde; si, contre cette porte, aujourd'hui sans serrure, vous avez autrefois tendu l'oreille pour épier un pas ami dans l'escalier; si cette fenêtre, par où semble avoir passé l'incendie, a été l'accoudoir de vos mélancolies et de vos espérances; si enfin une partie de votre jeunesse, — et qui dit jeunesse dit bonheur, — est restée dans cette chambre où plongent à présent les regards des passants, et qui a l'air d'une plaie ouverte, je comprends votre douleur intime, je partage les révoltes de votre pudeur en face de cette exhibition sans pitié. — Cette démolition lente et pierre à pierre, qui s'arrête et puis qui recommence, qui se repose quelquefois pendant des semaines, c'est la torture donnée à vos souvenirs. Mieux vaudrait cent fois l'éroulement soudain!

Cet éroulement, le Blavinet de la rue des Marmousets l'attend de pied ferme. Il ne répugne pas à s'engloutir sous les décombres de sa maison. Il veut être le propriétaire de la dernière heure et du dernier coup de marteau. Disons aussi qu'il a pour cela d'autres motifs que des motifs archaïques: il soupçonne sa femme d'avoir caché un soupirant dans l'immeuble exproprié. La pauvre femme en a caché un, en effet, bien innocent, bien platonique et bien effarouché; pourtant on en trouve deux. Les vaudevillistes abondent en ces sortes de surprises. Je crois inutile d'ajouter que tout se termine sans catastrophe dans la comédie de MM. Bernard Lopez et Delacour. Blavinet se résigne à adresser un dernier adieu à une rue qui n'est fameuse après tout que par un pâtisseries sanguinaire, — et il acquiesce toutes les preuves possibles de la fidélité de sa femme.

M. Mercier et M^{lle} Georgette Ollivier font valoir de leur mieux cette pièce, une des meilleures qui aient été jouées jusqu'à présent au théâtre du Château-d'Eau, et qui pourrait sans inconvénient être dédiée à l'ex-préfet de la Seine.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : *Guido et Ginevra*, opéra en cinq actes, traduit du français; musique d'Halévy. — ATHÉNÉE : *Deux billets*, opéra comique en un acte, de Florian, musique de M. F. Poise (19 février).

On permettra que nous remettions à samedi le compte rendu de la *Cruche cassée* et de l'*Ours et le Pacha*, les deux nouveautés de l'Opéra-Comique, car des événements plus considérables nous sollicitent d'autre part.

M. Bagier, directeur du Théâtre-Italien, vient, en effet, de tenter un coup de fortune assez audacieux. Il a fait traduire et représenter *Guido et Ginevra*; et ce n'est là, prétendent les bien informés, que le commencement d'une razzia qui sera continuée à travers le répertoire français.

De fait, l'Opéra et le Théâtre-Lyrique ne se sont point gênés pour s'emparer du *Trovatore*, de *Rigoletto*, de la *Traviata*, du *Ballo in maschera*... Il fallait donc s'attendre à une riposte de la part de M. Bagier : donnant, donnant, comme on dit, ou plutôt prenant, prenant.

Du reste, point d'alarmes : au Théâtre-Italien le fond du répertoire restera italien, et ce ne sera que par exception qu'on nous réglera de temps à autre d'un de nos opéras nationaux habillés d'un livret neuf. Si le choix en est bon, le problème sera résolu. (On pourrait songer dès à présent à la *Vestale*, à *Zampa*, à la *Muette* etc...)

Guido et Ginevra fut représenté à l'Opéra en 1838. Ce n'est pas la partition la plus heureuse d'Halévy, encore qu'on y trouve des fragments de haut goût qui suffisent à justifier le regain de faveur qui semble s'y attacher.

La romance du premier acte (en français : *Hélas! elle a fait comme une ombre...*) est une inspiration de premier ordre; le dessin mélodique en est d'une pureté rare, et l'orchestre l'accompagne de ses timbres les plus riches. Du reste, ce morceau de choix est resté célèbre, et il nous aura suffi d'en citer les paroles pour en rappeler la musique aux oreilles qui ont de la mémoire.

Le second acte de *Guido et Ginevra* est par malheur tout à fait déshérité, et d'une pauvreté mélodique à peine croyable. Mais au troisième, le compositeur se réveille de sa léthargie, et déploie toute la vigueur dramatique dont il était capable. Ces chœurs de moines, ces chœurs de brigands, ces lamentations de Ginevra qui a été ensevelie vivante dans le caveau d'une église, ces cris désespérés de Guido son amant, forment un concert de voix d'un irrésistible effet. Nicolini, et surtout M^{lle} Krauss, la puissante tragédienne lyrique, ont fait là des prodiges. Le troisième acte, « l'acte des tombeaux », suffira donc à assurer le succès de *Guido et Ginevra*.

On peut encore citer le duo du quatrième acte, qui est porté par cette situation d'un pathétique intense : Guido retrouvant errante à travers les rues de Florence, et encore enveloppée dans son suaire, Ginevra qu'il croit morte.

Je n'insiste pas sur le cinquième acte, qui est à peu près vide, en quoi il ressemble au second.

— Joli petit succès à l'Athénée, avec une jolie petite pièce et une jolie petite musique. Cela gazouille, roucoule et fredonne de la plus gentille façon, sans forcer la mesure qui est exactement celle d'un Watteau rose et bleu. Rendons sourire pour sourire à ces élégantes bagatelles qui nous délassent des opérettes convulsives, aussi bien que des mélodrames lyriques où l'on crie pendant cinq heures à l'assassin.

Nous ne voulons rien exagérer cependant, ni surtout imposer au public le goût de ces bluette plaides qui a pu venir à nos oreilles surmenées. Mais, sans s'élever à la hauteur d'un chef-d'œuvre, un petit acte d'un tour galant et choisi peut plaire : c'est encore une friandise assez rare.

Le livret des *Deux billets* est ingénieux et mené à bonne fin, ce qui étonnera nombre de personnes qui n'ont qu'une confiance limitée en Florian. Mais Florian aura des ripostes inattendues; vous allez voir qu'on va le dévaliser, et que son répertoire tout entier va être remis au jour sous le couvert de la musique.

De ces « deux billets », l'un est un billet d'amour signé Argentine, l'autre un billet de loterie dont le numéro est sorti, et qui vaut dix mille écus. Tous les deux sont dans la poche de Mezzetin. Mais voilà que Scaramouche, voulant s'emparer du billet de loterie, vole le billet d'amour. Pour se consoler de sa méprise, il va épouser Argentine, ce qui désole le tendre Mezzetin, lequel, préférant ses intérêts de cœur à ceux de sa bourse, échange avec Scaramouche le billet de loterie contre le billet d'amour. Et cette belle action ayant ému Argentine, c'est elle qui, par ruse de femme, vole à son tour le bon de dix mille écus dans la main de Scaramouche. Les deux billets sont ainsi en la possession de Mezzetin et d'Argentine, et il ne reste plus qu'à procéder à la noce, laquelle se fera au nez et à la barbe de Scaramouche.

Mais je sens que je gâte ce marivaudage, déjà si léger, en voulant le réduire aux proportions mesquines d'un compte rendu. Faire l'esquisse d'une esquisse est une besogne ingrate, sinon impossible.

La musique de M. Poise a un mérite très-appreciable, qui est celui de s'adapter exactement à la pièce, de se fondre en elle, si bien que pièce et musique semblent du même jet. Il n'est pas à dire pourtant que le compositeur ait donné dans les puérilités du pastiche; il a gardé quelque indépendance. Seulement, et c'est là ce que nous voulons dire au juste, l'auteur des *Deux billets* a écrit sa musique ainsi que l'eussent fait les compositeurs du temps de Florian s'ils avaient disposé des moyens matériels et des notions scientifiques de l'art moderne.

Parmi les morceaux les plus remarquables de la partition, citons la romance de Mezzetin (*Voyez le petit étourdi...*); le trio qui se chante vers le milieu de la pièce, et celui qui lui sert de finale... Il eût

fallu, il est vrai, pour couronner le tout, une chanson qui... comment dire? une chanson, enfin, dont le refrain fût devenu le motif favori de la partition. Mais cette chanson n'existe pas.

Le rôle d'Argentine est fort joliment joué par M^{lle} Persini, dont la voix cependant a quelque peu perdu de sa fraîcheur. Celui de Mezzetin est rendu avec beaucoup de soin par Barnolt. Quant à Soto, il a mis toute son intelligence à composer celui de Scaramouche; et, sous cette nouvelle incarnation, vous ne reconnaîtrez point en lui le Don Pacifico de la *Folie à Rome*.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE

Il y a deux camps bien distincts dans le monde : le camp de la simplicité et le camp de l'extravagance.

L'excentricité sauve bien des imperfections qui disparaissent dans l'ensemble tapageur de la toilette, tandis que la simplicité supporte l'analyse et les détails. M^{me} Émile Ollivier peut arborer le drapeau de la simplicité, parce qu'elle est jeune, modeste et gracieuse. M^{me} la princesse **, au contraire, est la grande prêtresse de l'excentricité; elle a l'audace et l'originalité de ses toilettes, qui s'assimilent à sa tournure et à son type de beauté.

Il serait trop long d'énumérer les toilettes de bal qui font sensation dans les fêtes officielles et dans les salons à la mode.

Enregistrons aujourd'hui une magnifique corbeille de mariage éditée par la maison Gagelin-Opigez, pour M^{lle} Manuela Julinas, de Lima, qui vient de partir pour le Pérou. Il y avait quatorze robes, autant d'études de coloris et de style, et des costumes des plus nouveaux et des plus réussis.

D'abord la robe de mariage, genre marquise, en poul de soie blanc, garnie de bouillonnés d'étoffe, de volants, de blonde et de gerbes de fleurs d'oranger.

Une robe de taffetas bleu avec grand volant de valenciennes surmonté d'un petit volant de taffetas faisant tête, et d'un plissé de mousseline encadré de chaque côté de valenciennes.

Une tunique draperie en crêpe de Chine, blé d'Italie, bordée d'une ruche de crêpe de valenciennes, et d'effilé marabout, se noue derrière en deux écharpes sur la jupe.

Une robe en poul de soie dahlia, garnie d'entre-deux de guipure vénitienne, portant des branches en s'épanouissant en trèfles, et se déroulant en traîne sur la jupe. Le corsage décrit un gilet bonhomme, avec veste dans le même style.

Une robe de velours noir avec jupe nouée et corsage montant, entr'ouvert sur un gilet de satin blanc, et se terminant par des godets de velours noir brodés au passé et doublés de satin blanc.

Une robe de poul de soie citron, avec tablier de satin orange, garni d'un volant de satin, et traîne illustrée d'une broderie de corail, de perles blanches, faisant draperie sur le jupon de satin orange, et retombant en cascades.

N'oublions pas, et pour cause, un costume charmant qui porte notre nom, le costume Renneville, en cachemire gris-perle orné de velours bleu, et de croisillons de franges de laine assortie.

Faisons un résumé des garnitures et des actualités que la Ville-de-Lyon, passementière de l'Impératrice Eugénie, rue de la Chaussée d'Antin, offre aux femmes élégantes pour la saison des bals. Cesont : des écharpes en crêpe de Chine frangées de longs effilés, qui se donnent des airs d'odalisques; des ceintures égyptiennes, mauresques et vénitienes, aux rayures typiques et nationales; des ceintures en faye et satin, et des nœuds garnis de valenciennes assortis aux écharpes et aux ceintures; des voiles carrés se posant en fichu; des voiles-écharpes; des voiles à pointe; des parures complètes en bijouterie de jais reproduisant des dessins nouveaux et artistiques; des colliers russes, des croix bretonnes, des croix du temps de Henri II, et des filets figures en or, en argent et en jais.

Les gants Joséphine, pour toilettes de bal, moulent la main et le poignet, comme le ferait le ciseau de Clésinger, le célèbre statuaire.

Avec les corsages à revers, ouverts en cœur et décolletés carrément, la lingerie luxueuse a reconquis toute

sa prépondérance fantaisiste et élégante. La maison Leborgne, qui tient le premier rang, rue du Bac, pour les trousseaux, les layettes et la lingerie fantaisiste, se distingue par des modèles typiques en rapport avec les costumes auxquels ils sont destinés. La fraise Médicis, toute poudrée de valenciennes ou de points, est très-seyante quand on est mince; mais elle engonce les femmes un peu fortes, et le col Henri III, carré sur les épaules et se croisant en pattes devant, avec tuyauté de valenciennes par derrière, sied beaucoup mieux aux femmes un peu fortes. Ce col Henri III peut se mettre aussi bien avec des robes montantes qu'avec des robes ouvertes en cœur. Pour les corsages carrés, il y a un fichu carré ayant trois plissés de mousseline incrustés de broderie, bordé tout autour d'un grand volant de valenciennes.

Pour les corsages décolletés, un fichu-bretelle, ouvert devant et derrière, reproduit avec des biais de mousseline, un entre-deux et un volant de valenciennes, se croisant en pattes devant, retenues par un chou de velours et s'attachant derrière à la ceinture par un semblable chou.

La maison Leborgne a également le don de la coiffure. Elle n'est pas pour rien la fée de la lingerie, et elle fait épanouir des petits bonnets ravissants qui sont autant de fleurs d'élégance; la plupart sont des bonnets de paysanne d'autrefois et de rosière de Nanterre; ils n'en sont que plus seyants. En voici un faisant le diadème, en très-haute valenciennes et ruban plissé rose avec nœud rose au milieu; par derrière, deux ailes de broderie et de valenciennes; un autre se croise en revers de valenciennes et de mousseline avec pouff de valenciennes et de coques de poul de soie blanc; c'est une fanchon et ce n'en est pas : deux ourlets de valenciennes faisant collier sont doublés de poul de soie blanc et se réunissent par un nœud au milieu de la poitrine; ajoutez-y une rose blanche et un bouquet de fleurs d'oranger, et vous aurez un bonnet de rosière.

Les foulards de la Malle des Indes, qui suivent l'impulsion des soieries de Lyon, reproduisent toutes ces nouvelles nuances en conservant toutefois le coloris oriental et Watteau pour les beautés qui aiment toujours à voyager dans le pays du tendre. Le foulard cachemire broché, de broderie indienne, a obtenu un grand succès de robes de chambre et a été préféré au cachemire imprimé. La Malle des Indes attend son premier arrivage printanier de Chine dans le courant de mars. Nous vous en offrirons les primeurs dans notre prochain courrier. Inscrivez-vous d'avance, en attendant, passage Verdeau, près le faubourg Montmartre, à la Malle des Indes, pour que la première collection d'échantillons de foulards nouveaux vous soit envoyée à l'adresse que vous indiquerez.

Jamais les cache-nez n'ont été à pareille fête; il a fait un froid sibérien qui a obligé les nez à s'abriter dans les plus confortables cache-nez de la Malle des Indes.

Nous annonçons sans aucun regret la disparition complète de la crinoline; toute crinoline, aujourd'hui, a l'air de revenir des pays les plus extravagants.

La ceinture Régente reste seule immuable et la base fondamentale de la tournure; elle est actuellement trop connue en France et à l'étranger pour qu'il soit utile de dire qu'elle tient lieu de corset, et qu'elle s'appelle ceinture parce qu'elle cambre et assouplit la taille en laissant à la poitrine toute son éclosion charmante, et aux épaules et aux hanches tout leur développement. M^{mes} de Vertus sœurs, qui étaient statuares, ont trouvé la ceinture Régente en pétrissant et en modelant la terre glaise.

Elles ont tout d'un coup détrôné le corset, qui était une prison et une torture, et elles ont rendu à la femme toute la prépondérance de beauté qu'elle avait sous Louis XV. C'est pourquoi elles ont donné le nom de ceinture Régente à leur œuvre artistique, qui est la grâce et la vérité même. Il suffit de leur envoyer, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes pour recevoir une ceinture irréprochable : — Tour de la taille à la ceinture, — largeur de la poitrine, — tour des hanches, — longueur du busc, — longueur de la taille sous le bras.

Pour avoir aujourd'hui une réputation de beauté, il suffit d'être bien faite et d'avoir un teint éclatant et une luxuriante chevelure. Le coloris s'acquiert avec le lait de cacao préparé par M. Delettretz, directeur de la parfumerie du Monde élégant, qui imprime à la peau une blancheur veloutée et moelleuse et une fraîcheur toute purpurine.

La crème aux lys des vallées a également des propriétés émollientes et adoucissantes. Les femmes qui se rident sont celles qui le veulent bien.

L'eau de Cologne du Grand-Cordon (la maréchale de toutes les eaux de Cologne) est essentiellement tonifiante et hygiénique. Aucune eau de Cologne de France et d'Allemagne ne peut lui être comparée. Si vous en doutez, allez tout droit rue d'Enghien, à la parfumerie du Monde élégant, et aussitôt on vous remettra un petit flacon d'eau de Cologne. Citons entre autres la pommade végétative pour faire croître la chevelure; la pommade Duchène, à toutes les odeurs, très-suave et très-onctueuse; la pommade au bouquet des champs; le savon superfin des Souverains, aux armes de toutes les puissances; le bouquet du Monde élégant; le bouquet des champs; l'essence violette; la fleur de riz extrafine aux violettes de Nice, et la poudre de riz Impératrice.

Il nous reste à parler de la chevelure, dont on peut activer la séve et empêcher la décoloration avec l'eau de la Floride, qui est un engrais nutritif et régénérateur pour le bulbe capillaire. L'eau de la Floride opère plus d'un miracle. Non-seulement elle rend aux cheveux blancs leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, châtains, noirs ou roux, mais elle arrête instantanément la chute des cheveux, et les fait épaissir de moitié. Il faut donc employer l'eau de la Floride comme une eau conservatrice, tout autant que comme eau recolorante. La préparation chimique et hygiénique ne laisse rien à désirer, et est bien autrement supérieure que celle de toutes les eaux féériques et mythologiques qui se sont produites depuis peu de temps, pour faire concurrence à l'eau de la Floride. Mais, loin de lui nuire, elles n'ont fait que consolider son efficacité et sa vogue. La source de l'eau de la Floride coule rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre.

Parmi toutes nos coquetteries, il en est une, — la seule peut-être, — qui sera toujours de mode dans le monde élégant : c'est la coquetterie des cosmétiques. Ce privilège est dû, moins encore à la suave odeur qu'exhalent les compositions préparées par nos plus habiles praticiens, qu'à la vertu de ces compositions, qui, bien employées, ajoutent à la beauté naturelle un charme nouveau, comme la rose de Chypre, et dissimulent même quelques imperfections dans les lignes du visage, comme le fait toujours avec succès le blanc de Paros. Ces merveilleux produits, d'une savante préparation, ne se trouvent pas partout; nous pourrions même dire qu'on ne se les procure qu'à l'Office hygiénique de M. V. Rochon, qui en indique discrètement l'emploi dans les salons de la rue de la Paix.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — Le Canal de Suez. — La cote du Nord-Est. — La Société générale Algérienne : Annonce. — La Compagnie immobilière. — Les obligations de la Ville de Paris. — Les Ardoisières de Bavière : Annonce. — Les Arbitrages : La Société générale Algérienne et les valeurs similaires : L'action de la Société Algérienne; obligations de la Société Algérienne; Société de dépôts et comptes courants; Crédit agricole; Société générale; Crédit Lyonnais; Banque des Pays-Bas. — Correspondance d'Italie. — Correspondance de Turquie. — Bilan des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Recettes des Chemins de fer. — Les Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,
Un an : 5 francs.
Paris : Place Vendôme, 10.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à MM. Gamas et Carré, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

LE DOCTEUR LIVINGSTONE

Livingstone, cet intrépide docteur anglais qui, sans subvention de son gouvernement, s'est lancé à la découverte des régions inconnues de l'Afrique centrale; ce pionnier de la science, est-il réellement mort, tué et brûlé par les naturels du Congo? Le *Times* dit oui, le *Pall Mall Gazette* soutient le contraire. Nous préférons la version du *Pall Mall Gazette*, qui nous fait douter de la nouvelle donnée par le capitaine Cochrane reproduisant le récit d'un ambassadeur du Cazembe, récit publié en ces termes par le *Moniteur universel*: « Le *Calunga*, autrement Livingstone, était un grand sorcier; il parlait tous les jours avec le soleil, ne craignait pas les bêtes féroces; il avait dans une boîte (une boussole) un animal qui ne mangeait rien et auquel il demandait le chemin à suivre. Tout le monde finit par l'éviter. Un jour il arriva qu'il fit mourir par maléfice le fils d'un chef, bien qu'il fût éloigné de lui de vingt marches de distance. Lorsqu'il vint ensuite dans le territoire du père, celui-ci lui donna à boire un breuvage pouvant combattre la magie. Livingstone en mourut; on l'écartela et on brûla son corps. »



Le docteur Livingstone, voyageur anglais.

Telle est la version funèbre. Cette version est combattue par sir Roderick Murchison. Le président de la Société de géographie de Londres s'appuie sur une lettre écrite, le 30 mai 1869, par le docteur Livingstone. Cette lettre a mis plusieurs mois pour arriver à Zanzibar, et l'expédition réclamée par le docteur n'a pu le rejoindre que vers le milieu de décembre 1869.

Or, il est matériellement impossible qu'un mois après, fin janvier, on pût connaître la fin tragique du docteur, arrivée, d'après le récit du négociant portugais, sur les lacs situés en avant du Congo. D'ailleurs, ajoute sir Murchison, le docteur n'était pas assez fou pour se hasarder seul à travers des contrées inconnues.

Le bruit de la mort de l'intrépide explorateur a couru déjà plusieurs fois dans les régions du Congo. Les faits sont venus le démentir. Espérons que cette fois il en sera de même, et que cette vie si précieuse à la science aura été conservée. Le progrès a besoin de tous les dévouements, et celui du docteur Livingstone a donné assez de preuves pour que la civilisation y regarde à deux fois avant de se condamner à le perdre et à le pleurer.

M. V.

L'ÉGYPTÉ

CINQ MINUTES D'ARRÊT !!!

PAR M. LAMBERT DE LA CROIX

Alexandrie. — Le Caire. — Sur le Nil. — Le temple de Denderah. — Kanack. — La Vallée des Tombeaux. — Thèbes. — Assouan. — Les Pyramides. — Le Canal de Suez, etc.

Un volume in-18. — Prix : 2 fr.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

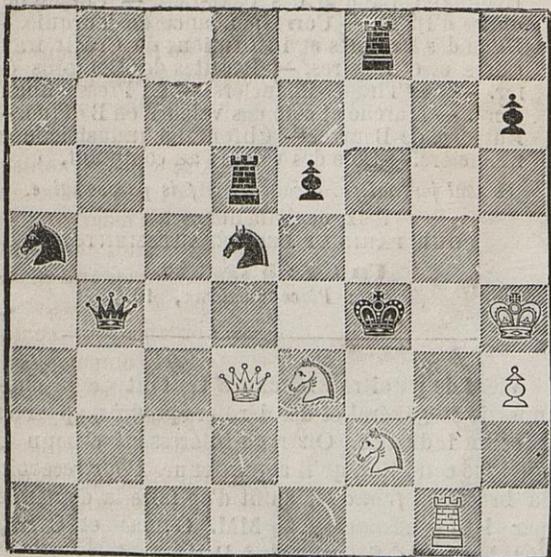
Charges faciles et très-comiques, avec musique, à jouer et à chanter dans les réunions de jeunes gens, petit théâtre fort divertissant; cinq, prix : 2 fr. 60; dix, net : 4 fr. 80. — Dix chansons nouvelles, 1 fr. 80. — Cinq belles romances avec accompagnement, 2 fr. 20. — Quatre chansons illustrées, musique et parole délicieuses, net : 1 fr. 60.

En vente chez M. Tournemire, éditeur, à Seychelles (Puy-de-Dôme).

ÉCHECS

PROBLÈME N° 326

COMPOSÉ PAR M. L. DE BILOW.



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 324.

- | | |
|--------------------------|----------------|
| 1. T pr. C, échec | 1. R pr. T |
| 2. T 2 D, échec | 2. R pr. T |
| 3. D 1 R, échec | 3. R pr. D (1) |
| 4. F 3 FD, échec et mat. | |

(1)

3. R 7 F

4. D 1 D, échec et mat.

Solutions justes : MM. Stiennon de Meurs, à Liège; Quéval, à Fauville; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; A. Angeli, à Bastia; Willhelm, à Forbach; Henry Frau, Emile Frau, à Lyon; G. Latta, à Mantes; L. de Croze, à Marseille; E. Damé, café Couvet, à Cogolin.

Solutions justes du problème n° 323 : MM. les amateurs du café Lainé, à Mantes; Stiennon de Meurs, à Liège.

PAUL JOURNOUD.

EN VENTE CHEZ DENTU, PALAIS-ROYAL

LES TRAQUEURS DE DOT

PAR MM. A. DE PONTMARTIN ET FR. BÉCHARD

1 vol. — Prix : 3 fr.

Le titre de ce roman dit assez combien le sujet est actuel, parisien, pris sur le vif des mœurs du jour. Il doit donc piquer vivement la curiosité du public, qui reconnaîtra dans ce récit bon nombre de personnages qu'il a souvent coudoyés.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1890 et le Manuel des emprunts d'état.

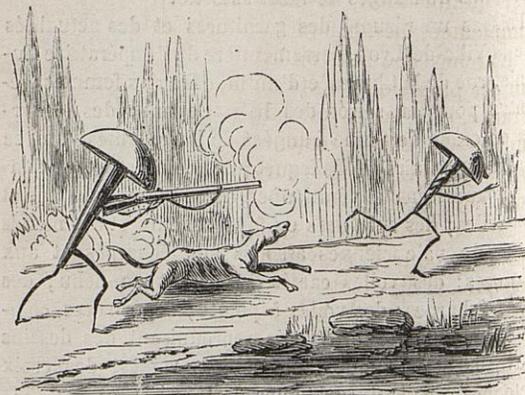
ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu Paris.

Chocolat-Rebours au Quinquina, le fortifiant le plus énergique, sans aucune amertume. — Tel est le titre d'une Notice traitant d'un nouveau produit et expliquant ses propriétés fébrifuges et toniques dans l'alimentation quotidienne des personnes délicates, des enfants, des femmes, des vieillards et des convales-

cents. Broch. 10 c. franco, contre timb.-p. REBOURS, avenue Malakoff, 132, Paris, et dans chaque ville, chez les principaux pharmaciens.

Il vient de paraître à la librairie E. Lachaud une courte brochure intitulée : *Du Concile œcuménique : Observations d'un laïque bon français et bon catholique*. L'auteur, homme politique aussi prudent et aussi prévoyant que catholique sincère, n'examine la question qu'au point de vue des rapports de l'Église avec l'État et la Société du XIX^e siècle. Convaincu qu'un acte aussi solennel doit forcément produire un grand bien ou de grands malheurs, il appelle l'attention de tous sur la nécessité de concilier le vrai catholicisme avec le vrai patriotisme. Il se borne à provoquer les réflexions profondes que fait naître une telle discussion et à signaler les funestes conséquences que pourrait entraîner de part et d'autre une déplorable obstination à repousser toute concession prudente et sage; tel est le but de l'auteur de cette brochure aux intentions duquel ses contradicteurs eux-mêmes ne pourront s'empêcher de rendre justice. — Envoi franco contre timbres-poste. Prix : 1 franc. — E. Lachaud, 4, place du Théâtre Français.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Agir dans la colère, c'est s'embarquer durant la tempête.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE